

# Les chemins de Benoît-Joseph Labre

## Introduction

La rédaction de cet itinéraire européen du Saint Pèlerin d'Amettes ne constitue nullement un chemin chronologique parfait. Des pèlerinages de Benoît-Joseph Labre nous ne pouvons malheureusement restituer que des bribes éparses, incomplètes, pleines d'erreurs et de confusion. Le Saint Pèlerin a pris pour ainsi dire à cœur de tenir son itinéraire comme enseveli dans le silence et l'obscurité, cependant grâce aux témoignages des personnes, qui l'année de son décès, déposèrent rapidement, nous avons pu nous faire une petite idée de ses pérégrinations et de son quotidien de vie.

Les témoins oculaires, et notamment les prêtres et religieux qui l'ont fréquenté de près, prirent bien souvent les plus sages précautions afin de contourner l'humilité du pieux pèlerin qui, dès qu'il voyait un quelconque intérêt porté à sa personne prenait soin de disparaître. Ils ont néanmoins réussi à consigner quelques-uns de ses faits qui illustrent brièvement ce présent document.

En outre grâce aux souvenirs de mes échanges avec l'Abbé Bernard Hingrez, j'ai apporté les différentes anecdotes qu'il me confia sur certaines zones d'ombres auquel il était attaché. Au rang de ses anecdotes, en voici une qui est digne d'être mise en valeur parmi tant d'autres, vous la découvrirez à l'année 1773 et de son passage à Alexandrie de la Paille et Quargneto. Un récit où il est question d'un livret que Benoît-Joseph semble avoir distribué.

À la fin de ce document, vous trouverez un exemplaire de ce fameux livret édité en 1731 que j'ai retrouvé miraculeusement préservé.

J'ai aussi inclus l'acte de naissance et de baptême du dernier des fils Labre, Augustin-Joseph, qui comporte d'importants renseignements pour l'histoire du Saint Pèlerin.

Voici les quelques livres qui m'ont permis de relater quelques bribes des visites de Benoît-Joseph aux différents sanctuaires qui jalonnèrent son chemin.

Boulogne-sur-Mer, le 17 mars 2013

Didier NOËL

### Sources :

*Mes souvenirs partagés avec le Père Bernard Hingrez,*

*Giovanni Alegiani, premier biographe de Labre (Ristretto dalla Vita e Morte del Servo di Dio Benedetto Giuseppe Labre, 1783)*

*Le Bienheureux Benoît-Joseph Labre par F.M.J. Desnoyers.*

*Vie de Benoît-Joseph Labre: Mort à Rome en odeur de Sainteté par Giuseppe Loreto Marconi*

*La Vie très intéressante du Bienheureux Benoît-Joseph Labre par l'avocat du procès de béatification.*

*Vie et tableau des vertus de Benoît-Joseph Labre.*



# Les chemins de Benoît-Joseph Labre

## Année 1748

**Mardi 26 mars 1748** — Naissance de Benoît-Joseph Labre à Amettes (Artois), diocèse de Boulogne-sur-Mer.

**Mercredi 27 mars 1748** — Baptême à Amettes de Benoît-Joseph, le lendemain de sa naissance. François-Joseph Labre, son oncle paternel, vicaire du village voisin, célébrera le baptême et sera le parrain du nouveau-né.

Voir acte de baptême : [http://www.amis-benoit-labre.net/labre\\_actebapteme.html](http://www.amis-benoit-labre.net/labre_actebapteme.html)

## Année 1753

**? 1753** — Benoît-Joseph est envoyé à l'école d'Amettes.

*Benoît-Joseph passa sa quatrième et sa cinquième année chez son aïeule maternelle, sa marraine. Lorsqu'il fut en état de fréquenter l'école du village, il demeurait chez elle pendant la belle saison, et retournait l'hiver chez ses parents, où il était plus à portée de suivre la classe. L'Abbé François Hanotel, pour lors vicaire d'Amettes, et ensuite curé de Boyaval, présidait à l'enseignement des enfants du village; il avait sous lui François-Joseph Forgeois. Rien n'est plus édifiant que le témoignage qu'ils rendent l'un et l'autre de la conduite du jeune enfant. C'est donc de ce dernier que Benoît-Joseph acheva d'apprendre à écrire; il l'eut pour maître pendant deux ans et demi, avant de passer sous la conduite immédiate du vicaire.*

## Année 1756

**? 1756** — Benoît-Joseph est envoyé à l'école de Nédon.

*Benoît-Joseph avait à peine atteint sa dixième année, qu'il passa de l'école d'Amettes à celle de Nédon, dont l'instituteur, Barthélemi-François Delrue, jouissait d'une excellente réputation. Benoît-Joseph s'y fit remarquer encore davantage parmi ses condisciples par sa retenue, sa modestie, sa contenance respectueuse à l'église, et surtout par son zèle à servir la sainte messe. L'impression que les vertus du jeune écolier firent sur le maître et sur ses compagnons fut tellement profonde, que plus de vingt-cinq ans après, ils en avaient conservé le souvenir, et qu'à la mort de Benoît-Joseph tous se rappelèrent les témoignages éclatants de piété et de sagesse qu'il leur avait donnés dès sa première jeunesse.*

## Année 1760

**? Mai 1760** — Benoît-Joseph a 12 ans. Le curé d'Erin, François-Joseph Labre, oncle et parrain du jeune Benoît-Joseph, convainc ses parents de le prendre avec lui afin qu'il puisse parfaire sa formation spirituelle et apprendre le latin.

## Année 1761

**Vendredi 4 septembre 1761** — Benoît-Joseph fait sa première communion et reçoit le sacrement de confirmation de Monseigneur François-Joseph-Gaston de Partz de Pressy, évêque de Boulogne-sur-Mer.

*Mgr François-Joseph-Gaston de Partz de Pressy, qui gouvernait le diocèse de Boulogne depuis 1742, avait annoncé sa visite épiscopale à Erin pour le 4 septembre. Ce jour fut choisi pour la première communion de Benoît-Joseph afin de la faire précéder du sacrement de la confirmation, l'après-midi.*

## Année 1764

**? 1764** — 1<sup>ère</sup> demande de Benoît-Joseph, d'entrée à la Trappe.

## Année 1766

**Samedi 13 septembre 1766** — Benoît-Joseph a 18 ans et demi. Décès de François-Joseph Labre, curé d'Erin lors d'une épidémie de typhus, une maladie qu'il contracte auprès des paroissiens lors de ses visites pour les sacrements et divers services. Benoît-Joseph se voit contraint de retourner à

**Amettes.** (*Auprès des paroissiens d'Érin, l'influence spirituelle de Benoît-Joseph fut telle qu'ils l'appelaient affectueusement le «petit curé».*)

❓ **Novembre 1766** — Retour à Amettes chez ses parents et 2<sup>ème</sup> demande d'entrée à la Trappe.

❓ **Décembre 1766** — 1<sup>er</sup> séjour chez l'oncle Vincent, curé de Conteville.

*Benoît-Joseph arriva à Conteville vers la fin décembre de cette même année 1766; seulement sa vie était devenue plus solitaire et plus retirée. Levé de grand matin, il allait aussitôt faire sa prière et sa méditation devant le saint Sacrement, en attendant l'heure de la messe. De retour à la maison, il s'occupait de ses devoirs de classe. Chaque exercice avait ses heures convenables, et il ne s'écartait point de son règlement sans une permission formelle de son oncle. Il employait son temps ou à l'église, absorbé en Dieu, ou dans sa chambre, appliqué à ses lectures spirituelles. Les dimanches surtout étaient des jours vraiment consacrés à Dieu, et ramenaient toujours même assiduité aux prônes et catéchismes. Quant aux études, il parut reprendre haleine. Fixé désormais sur sa vocation, son esprit était plus tranquille et moins préoccupé. Il étudiait, il est vrai, plutôt par obéissance que par goût : mais sa soumission n'était plus contrariée par les agitations intérieures, qui rendaient presque nulle auparavant toute sa bonne volonté. Aussi le peu de mois qu'il passa dans cette école ne furent pas sans fruit, bien que les leçons n'eussent pas toute la régularité possible, à cause des fonctions du ministère, auxquelles son maître devait suffire à lui seul. Il excella pourtant dans la version des auteurs latins, pour laquelle ses lectures continuelles lui donnaient une grande aptitude. Et l'on pourra juger par ses lettres qui ont été conservées, qu'il était capable d'écrire en bon style. Ses grandes récréations étaient d'accompagner son oncle à quelque solennité religieuse, comme aux fêtes patronales des paroisses voisines; et son grand plaisir alors était de porter croix, chandeliers, bouquets ou autres ornements pour ajouter à la décoration de l'autel du lieu où ils se rendaient. Dans ce cas, il ne se plaignait jamais d'être trop chargé ou de sentir de la fatigue. S'il profitait des jours de congé, c'était pour solliciter la permission de visiter les églises des environs, surtout s'il s'y faisait quelque exercice pieux. C'est ainsi qu'il alla un jour pendant le carnaval à Saint-Pol, distant de cinq à six kilomètres. On pense bien que ce n'était point par un motif de dissipation ou de curiosité. Mais le très saint Sacrement y était exposé dans l'église des Carmes pour les prières des quarante heures. Désireux d'offrir aussi son amende honorable, il s'y rend dès le matin. A peine entré en ville, il se dirige vers le couvent désigné. Arrivé dans l'église, il se prosterne en un coin devant l'auguste objet de ses adorations, et y reste une grande partie de la journée, sans songer à prendre aucune nourriture. Une personne pieuse qui le connaissait sans doute et qui l'avait observé, en eut compassion et vint, vers trois heures après midi, l'inviter à se restaurer un peu chez elle. Il refuse l'invitation poliment, ne voulant pas perdre une seule minute de ces moments si précieux.*

## Année 1767

### ? Carême 1767 — Mission près de Conteville.

*Pendant le carême de cette année 1767, les missionnaires diocésains étant venus exercer leur ministère évangélique à Boyaval, à l'occasion des quarante heures, fixées au mercredi 11 de mars 1767, et successivement dans quelques autres villages des alentours de Conteville, M. Vincent permit aisément à Benoît de contenter le désir qu'il manifesta de les suivre dans leurs missions.*

### ? Avril 1766 ? Mai 1767 — 3<sup>ème</sup> demande et permission ; tentatives chez les Chartreux du Val sainte Aldegonde.

*Suivant le conseil de son oncle Vincent, Benoît-Joseph choisit d'abord la chartreuse du Val Sainte Aldegonde située près de Longuenesse, au diocèse de Saint-Omer. Sans doute que l'oncle Vincent avait avec les pères de ce monastère quelques relations qui pouvaient faciliter l'entrée de son neveu; car ce n'était pas le plus rapproché de Conteville. Accompagné d'un de ses camarades d'école, Benoît s'achemine vers Saint-Omer en passant par Amettes, qui était sur la route, pour instruire ses parents qu'il allait solliciter son admission. On était sur la fin d'avril 1767 après les fêtes de Pâques. Les Chartreux, comme les Trappistes, ont coutume d'exercer l'hospitalité envers tous ceux qui les visitent, pendant deux ou trois jours. Benoît-Joseph avec son compagnon est donc bien accueilli; il se réjouit à la vue de l'ordre et du silence dont il est témoin, il est enchanté de la disposition ainsi que de la situation du monastère. Il croit toucher au port : mais lorsqu'il expose le motif de sa venue, il apprend qu'on ne peut le recevoir pour le présent. Le couvent venait d'essuyer des pertes importantes par suite d'un incendie, et contenait tout le personnel qu'il pouvait nourrir; il était impossible de l'augmenter sans surcharger l'économat outre mesure. Plus tard, il pourra se présenter de nouveau ou se présenter à la chartreuse de Notre-Dame des Prés de Neuville sous Montreuil-sur-Mer, qui n'avait pas subi les mêmes désastres. Ce n'était pas sans quelque regret qu'on le congédiait ainsi; car Dom Cyrille Piéfort, qui l'avait reçu dans sa cellule et l'avait entretenu quelque temps, fut frappé de la grande modestie de ce jeune homme. Mais il fallut faire acte de résignation des deux côtés, et Benoît-Joseph se retira tout désappointé. Toutefois ce premier échec ne le décourage point. Il revient à Amettes rendre compte de l'issue de sa démarche à ses parents, et le lendemain à Conteville chez l'oncle Vincent).*

*Le P. Cyrille lui avait aussi conseillé, de la part du père Prieur, D. Berlin Riffart, d'apprendre avant tout le chant ecclésiastique et d'étudier un peu la dialectique, attendu que ces connaissances seraient exigées dans l'un comme dans l'autre monastère. Il s'occupait depuis quelques semaines de cette étude, lorsqu'un autre de ses oncles, François-Henri Vincent, membre du chapitre de Notre-Dame de*

*Wallincourt en Cambrésis, et qui en devint ensuite le doyen, vint visiter sa sœur à Amettes, ainsi que son frère à Conteville. Il ne pouvait pas ne pas s'intéresser aux projets de Benoît-Joseph, c'était la grande affaire qui préoccupait toute la parenté. Il écoute le père et la mère, il écoute l'oncle et le neveu, il questionne longuement ce dernier, fait les observations convenables, confère sérieusement avec son frère, et finalement en homme de bon sens et de foi sacerdotale, conclut aussi que leur neveu est vraiment destiné de Dieu à la vie monastique. Après cette discussion, il offre de conduire lui-même Benoît-Joseph à la Chartreuse de Neuville. Nulle proposition ne pouvait être plus agréable à notre jeune homme; car il se crut bien plus sûr de réussir sous le patronage d'un chanoine recommandable et considéré. Le jour du départ est fixé pour la fin mai de cette même année 1767. En attendant, Benoît-Joseph vient demander la bénédiction paternelle, et se met en route avec son protecteur. Douze lieues séparent Amettes de la Chartreuse de Neuville, Benoît-Joseph veut faire le trajet à pied, et refuse catégoriquement d'alterner avec son oncle dans l'usage de sa monture. Cette fois-ci son espoir ne fut pas tout à fait trompé. Les bons Pères Chartreux, sur l'exposé des antécédents, jugèrent que les signes de vocation étaient suffisants pour l'admettre comme postulant. Cependant parce qu'il s'agissait non d'un oblat (c'est ainsi que se nomment chez eux les frères servants), mais d'un religieux de chœur, vraisemblablement destiné au sacerdoce, le révérend père Prieur, Dom Michel Pater, lui fit observer que rien ne pressait, puisqu'il n'avait pas encore accompli ses vingt ans et qu'il n'avait pas fini toutes ses études, et il lui confirma l'obligation d'apprendre avant sa réception les principes du plain-chant et de la dialectique. Benoît-Joseph entendit cette réponse avec une joie mêlée de tristesse, en voyant encore ajourner son désir de vivre dans la retraite. Son oncle le ramena donc à Amettes.*

### **Vendredi 29 mai 1767 — Séjour à Ligny-Lès-Aire.**

*Cet ecclésiastique, qui se nommait Jacques-Adrien Dufour, était originaire d'Ames, et avait dû sa première instruction à feu François-Joseph Labre, curé d'Erin. Il lui conservait une vive reconnaissance des services qu'il en avait reçus pour sa promotion au sacerdoce, et on le savait disposé à payer dans l'occasion cette dette de gratitude, en faveur de quelque membre de la famille. D'ailleurs, il avait connu Benoît-Joseph chez son oncle et avait pu déjà l'apprécier. Le chanoine de Wallincourt, qui n'était pas encore parti pour le lieu de sa résidence, conduisit Benoît-Joseph chez son nouveau maître, vers la fête de l'Ascension 1767, afin d'y apprendre le chant ecclésiastique et la dialectique.*

### **Mardi 6 octobre 1767 — Benoît-Joseph entre au nombre des postulants à la chartreuse Notre-Dame-des-Prés de Neuville-sous-Montreuil.**

*Son séjour à Ligny avait duré un peu plus de quatre mois, depuis le vendredi 29 mai 1767, jour de l'Ascension, jusqu'à la fin de septembre 1767. Or c'est le mardi 6*

*d'octobre 1767 que tombe la fête de saint Bruno ; ce qui fut probablement un motif pour lui d'accélérer son départ, afin de la célébrer avec les enfants de ce patriarche, qu'il allait prendre aussi pour son père. Il fait donc ses dispositions, va prendre congé de sa famille, et muni de la bénédiction de ses parents, d'une lettre de son instituteur et d'une attestation du curé de Ligny, qui le qualifiait de jeune homme plein de vertus, il part pour Montreuil-sur-Mer avec le même compagnon (le Hidoux), qu'il avait conduit dernièrement à Longuenesse. Le Prieur, l'ayant examiné, trouva son instruction à peu près suffisante, et ayant surtout égard à la vivacité de son désir, l'admit sans plus tarder au nombre des postulants. Malheureusement ses peines intérieures devenaient plus intenses et plus manifestes de jour en jour. Ces bons religieux avaient compassion de son état, et ils en conclurent que Dieu ne le voulait pas dans leur institut et, au bout de six semaines, le Père Prieur, voyant ses souffrances s'accroître, se détermina à le renvoyer et le fit accompagner jusque chez ses parents. En même temps il crut devoir donner avis de sa sortie au vicaire de Ligny, qui le lui avait adressé. Il lui mandait que les inclinations de ce jeune homme ne concordaient pas avec les usages du monastère; qu'il lui fallait une autre manière de vivre; que sa conduite était irrépréhensible et tendait plutôt à un excès de sévérité, et qu'enfin il eût été à craindre que poussant trop loin ses austérités, il ne devînt promptement un membre onéreux à la communauté.*

**? 1767** — Benoît-Joseph demande à ses parents pour la 4<sup>ème</sup> fois à entrer à la Trappe.

*Dès le lendemain de son retour au foyer paternel, il renouvela formellement la demande de partir pour la Trappe. Il fit remarquer à ses parents qu'il était temps pour lui de prendre un parti, étant à la veille de terminer sa vingtième année; que si la volonté de Dieu ne lui permettait pas de correspondre à leurs intentions pour l'éducation de ses frères et sœurs, du moins il ne voulait pas leur être à charge plus longtemps ; qu'il avait essayé de se faire chartreux pour leur complaire, mais que cette tentative n'avait abouti qu'à le convaincre davantage que ce n'était pas là sa vocation, et qu'enfin, depuis six ans, qu'il désirait de se faire trappiste, ce désir était toujours allé en augmentant, et qu'il ne lui restait plus de doute, que ce ne fût l'état où Dieu le voulait.*

**Mercredi 25 novembre 1767** — 1<sup>er</sup> passage à la grande Trappe de Soligny dans l'Orne. Il apprend alors qu'aucun postulant ne peut être reçu avant l'âge de 24 ans.

*Benoît-Joseph se présente à l'abbaye de Soligny et s'offre pour le chœur, le 25 novembre 1767. La réponse n'est pas favorable à cause de sa faiblesse accrue par la fatigue. Il insiste pour entrer au noviciat, assurant qu'après un peu de repos, il aura la force de tout endurer, sollicitant, priant, conjurant à mains jointes, mais en vain ; il est trop*

*jeune, il ne pourra jamais supporter le régime de la Réforme. Il multiplie ses instances, expose les essais qu'il a déjà faits pour s'habituer à une vie mortifiée, et espère que Dieu, qui l'appelle depuis plusieurs années, le soutiendra au besoin. Mais la règle adoptée par ce monastère est inflexible : nul ne peut y être admis avant vingt-quatre ans.*

### **Samedi 28 novembre 1767 — Passage à Sainte-Céronne-lès-Mortagne et séjour à la ferme du pont. (\*)**

*La tradition du pays rapporte, en effet, que dans son voyage à la Trappe, en novembre 1767, le saint mendiant vint un soir frapper à la porte d'une Métairie (La Ferme du Pont) voisine de l'église afin de demander humblement l'hospitalité ; le lendemain, il passa de longues heures en prière devant le tombeau de Sainte Céronne à l'église. La ferme qui eut l'honneur d'abriter l'admirable pèlerin existe toujours, mais elle est devenue une habitation privée. Le souvenir de sa piété et de certains faits, tenant du prodige, a déclenché sur son passage beaucoup d'admiration. Les anciens habitants avaient gardé au coeur cette tradition, et lui édifièrent une statue dans l'église du village. Commémorant ainsi le passage de celui qui un jour, en pèlerin venu du Nord les as visités.*

### **? 1767 — Passage à Courtomer (\*)**

*À Courtomer, toujours dans le diocèse de Séez, Benoît-Joseph tenta par deux fois (en 1767 et 1769) d'être admis en se présentant à l'abbaye de la Grande Trappe de Mortagne. Ce fut à l'une de ces deux époques, qu'il passa par le bourg de Saint-Laumer, aujourd'hui réuni à Courtomer, le chef-lieu de canton. L'église de Saint-Laumer était alors bien pauvre, mais un souvenir, précieux entre tous, s'attache à ce sanctuaire disparu. Saint Benoît Labre s'y était arrêté pour prier et entendre la messe. Or, une pieuse mère y assistait aussi un matin ; voici que, tout à coup, elle se penche vers sa jeune enfant pour lui dire : « Regarde, ma fille, ce pauvre qui prie si bien ; ce n'est pas un pauvre ordinaire, c'est un saint. » L'enfant n'oublia jamais cette parole impressionnante qu'elle aimait à répéter dans un âge très avancé. Combien d'autres souvenirs du saint pauvre sont conservés dans cette paroisse ! Aussi, la piété des fidèles lui a érigé une statue ; des reliques ont enrichi son autel, et autrefois, chaque dimanche, à l'autel, on lui adressait cette fervente invocation : Sancte Benedicte Labré, ora pro nobis!*

### **? 1767 — Benoît-Joseph loge au château des Seigneurs de Blanc-bâton à Grèges. (\*)**

*L'Abbé Ricouard, dans ses écrits, nous rapporte qu'il recevait l'hospitalité à Grèges, dans l'ancien château, demeure ancestrale des seigneurs de Blanc-Bâton, On montre, semble-t-il encore aujourd'hui, dans la propriété, le vieux four où il passait la nuit, la pierre sur laquelle il s'asseyait pour prendre ses repas ; lors de son séjour le Saint n'acceptait pour tout potage que de la soupe servie dans une écuelle de terre rouge, et pour lit, qu'une vieille armoire, située dans un appartement abandonné du château.*

— **Passage à Bracquemont et Dieppe (\*) : église Saint-Jacques (Normandie).**

Voir : <http://www.amis-benoit-labre.net/didierchemins06a.pdf>

*Benoît-Joseph reprend le chemin d'Amettes et y rentre après un mois d'absence, avec ses habits en lambeaux et les pieds déchirés, ses chaussures n'ayant pu résister à la longueur et à l'âpreté de la route.*

**Décembre 1767 — Retour à Amettes. Désolé et épuisé par le voyage, il entre alors dans une grande affliction, malgré la tendresse dont l'entoure sa famille.**

*De retour à Amettes quelques semaines plus tard, les scrupules de Benoît-Joseph se réveillèrent, il se reprochait de n'avoir pas suffisamment montré sa détermination quand il s'était présenté à la Trappe de Soligny de Mortagne-au-Perche. Cette pensée le tarauda chaque jour dans son esprit. Jusqu'au jour où il annonça à ses parents le désir de partir une seconde fois à Mortagne-au-Perche. Sa mère qui était enceinte, éclata en sanglots, et lui demanda de renoncer à ce départ. Son Père demanda conseil auprès du vicaire d'Amettes, l'Abbé Jérôme Théret, de bien vouloir lui parler afin qu'il consentit à suspendre son projet. L'Abbé Théret lui proposa d'écrire une lettre au Père Abbé de la Trappe de Soligny, en exposant dans la lettre l'affliction et les reproches qu'il se faisait de n'avoir pas sollicité son admission avec plus d'insistance, et le désir qui lui était venu d'y retourner pour réparer cette faute. Il termina sa lettre en disant qu'il se serait déjà mis en route, si ses parents et ses amis ne l'en avaient détourné.*

*La réponse, quelques jours plus tard, fut celle qu'avait prévue l'Abbé Jérôme Théret. : Le Père Abbé Théodore Chambon, avec sollicitude, lui écrivit qu'il était inutile de se présenter de nouveau avant l'âge irrévocablement fixé à 24 ans.*

**(\*) Note :** Les dates et l'année de son passage sont, encore de nos jours, source de contradiction.

## Année 1768

**Jeudi 3 mars 1768 — Naissance à Amettes et baptême d'Augustin-Joseph(\*).**

*La grossesse de sa mère étant arrivée au terme, elle mit au monde un fils, le quinzième de ses enfants, le jeudi 3 mars 1768. Elle désigna son fils aîné Benoît-Joseph pour parrain, et sa fille Elisabeth pour marraine; Benoît-Joseph fit d'abord quelques résistances, alléguant que, suivant ses desseins, il ne serait pas à même dans la suite de s'acquitter des obligations qu'il allait contracter, en tenant son frère sur les fonts sacrés du baptême ; mais son père Jean-Baptiste le décida à suivre la volonté de sa mère; il consentit donc de bonne grâce à ce qu'on demandait de lui, il donna à son filleul le nom d'Augustin.*

**(\*)Note :**

### **Acte de baptême d'Augustin-Joseph :**

L'an mil sept cent soixante-huit, le trois de mars, je, soussigné vicaire, ai baptisé un garçon né le même jour vers les trois heures après-midi du légitime mariage de Jean-Baptiste Labre et d'Anne Barbe Grandsire, ménage demeurant à Amettes, auquel on a imposé le nom d'Augustin-Joseph. Les parrain et marraine ont été Benoît et Elisabeth Labre, frère et sœur du nouveau baptisé, tous deux de libre condition et habitant dudit Amettes lesquels de ce interpellés de signer. La marraine a dit ne savoir écrire. Benoît Joseph Labre  
Signé Jérôme Théret, Prêtre.

**? Pentecôte 1768** — Séjour à Conteville chez l'oncle Vincent pour la 2<sup>ème</sup> fois.

*Le vicaire de Conteville son oncle, donna à Benoît-Joseph, des leçons de philosophie, malgré le peu de goût qu'il montra pour l'étude.  
Au début de l'été 1768, autour de la fête de la Pentecôte, il revient brièvement pour étudier à nouveau de son oncle, le curé de Conteville, mais il est bientôt renvoyé à la maison pour le travail sur la ferme familiale.*

**? Août 1768** — Retour à Amettes pour la 3<sup>ème</sup> fois.

*Ses parents le firent rappeler à Amettes, prenant le parti de l'employer aux travaux domestiques et champêtres. Benoît-Joseph, soumis en tout, s'acquitta scrupuleusement de la tâche qu'on lui prescrivit, exécutant si ponctuellement et si aveuglement la volonté de ses parents, sans jamais faire attention aux circonstances imprévues qui l'auraient dispensé de faire ce que ses parents lui avaient ordonné. Son père, l'ayant une fois envoyé retourner des grains qui commençaient à germer à cause des pluies abondantes, il s'y rendit et continua son travail malgré la forte pluie qui survint. Trempé, il répondit à son père, qui le grondait d'avoir vaqué à ce travail pendant un aussi mauvais temps : je l'ai fait, mon père, parce que vous me l'avez ordonné. Son*

*insouciance pour les occupations rurales et mécaniques, faisait bien connaître, comme il l'a déclaré plusieurs fois, qu'il n'était pas appelé pour les affaires du monde. Ce nouveau séjour dans la maison paternelle dura environ vingt mois, il passait autant qu'il pouvait des journées entières dans sa chambre, s'y livrant à des exercices de piété, en supportant la rigueur du froid.*

## Année 1769

**? Juin 1769** — Mission près de Boulogne-sur-Mer et retraite au séminaire.

*Benoît-Joseph savait que les missionnaires du diocèse se trouvaient dans le voisinage de Boulogne-sur-Mer. Il partit donc pour les rencontrer et, après les avoir consultés, il alla à Boulogne-sur-Mer demander l'avis à Mgr François-Joseph-Gaston de Partz de Pressy sur ce qu'il devait faire au sujet de sa vocation. L'avis de l'évêque de Boulogne fut sans équivoque et lui conseilla de retourner chez les Chartreux et de ne pas aller à la Trappe contre la volonté de ses parents. De l'évêché, Benoît-Joseph passa au séminaire épiscopal de Boulogne, pour y voir un de ses cousins, professeur de théologie, et pour consulter aussi le Supérieur de cette maison. On lui fit bon accueil, on le retint environ quinze jours, pendant lesquels il fit sa confession générale à M. Chonneau, supérieur, qui le décida à retourner aux Chartreux de Montreuil; il écrivit même au Prieur de cette maison, avec qui il était ami. Le serviteur de Dieu, muni de cette lettre de recommandation et bien déterminé à suivre tous ces avis, passa par Montreuil en revenant chez ses parents. Le Révérend Père Prieur, ayant égard à la lettre du Supérieur du séminaire, voulut bien le recevoir de nouveau, et l'engagea à ne pas différer sa décision, et de se rendre au couvent, pour recommencer son noviciat : le postulant y consentit et retourna aussitôt à Amettes, où il raconta à ses parents tout ce que Monseigneur l'Evêque et le Supérieur du séminaire lui avaient dit. Et les ayant aussi consulté sur le choix de son état, il ajouta qu'il était revenu par la chartreuse de Montreuil, qu'il y était reçu encore une fois et qu'on l'y attendait incessamment.*

**Samedi 12 août 1769** — Benoît-Joseph a 21 ans. Il quitte définitivement le domicile de ses parents et retourne, sur recommandation de l'évêque de Boulogne à la chartreuse Notre-Dame-des-Prés de Neuville-sous-Montreuil mais en sort le lundi 2 octobre.

**Lundi 2 octobre 1769** — Renvoi définitif de la chartreuse Notre-Dame-des-Prés.

*Pour le Père Supérieur de la chartreuse, Benoît-Joseph n'a pas vocation à y être admis. Il a pourtant, avec une joie incroyable, observé exactement l'étroite règle de cet ordre, à*

*y pratiquer toutes les austérités auxquelles on se livrait. Mais cette consolation fut d'un moment. Il devait en sortir pour les mêmes causes que la première fois. Sans connaître encore les véritables desseins de Dieu sur son âme, il écrivit une lettre à ses chers parents.*

*Extrait :*

*« Mon très cher père et ma très chère mère,*

*Je vous apprends que les chartreux ne m'ont pas jugé propre pour leur état; j'en suis sorti le second jour d'octobre. Je regarde cela comme un ordre de la Providence qui m'appelle à un état plus parfait. Ils m'ont dit que c'était la main de Dieu qui me retirait de chez eux.»*

*Seulement il ajoutait : « Je m'achemine vers la Trappe, ce lieu que je désire tant et depuis si longtemps.»...*

**? Octobre 1769** — Passage à Albert dans la Somme à Notre-Dame de Brebières.

**? Octobre 1769** — Passage à Monchy-Lagache une nuit au calvaire de Douvieux. (\*)

*Monchy-Lagache est une commune située dans le département de la Somme et la région Picardie.*

*Voir : <http://www.amis-benoit-labre.net/didierchemins06b.pdf>*

**? Octobre 1769** — Passage à Pertain, Lihons, Marchépot et Saint-Quentin (Somme). (\*)

*D'après l'Abbé Bernard Hingrez (1983), et selon la tradition du lieux et les traces restées visibles, nous pourrions penser que Benoît-Joseph vint à passer au retour dans la ville de Pertain (Somme) en revenant de Soligny et de Sainte Céronne. Le séjour qu'il fit à Pertain et les environs, fut de plusieurs jours et selon la tradition du lieu son premier passage se situe en 1767 et il se dirigea ensuite vers Dieppe en passant par Bracquemont et Grèges. On peut conjecturer ici aussi sur le manque de date et la précision de l'année exacte où se situe la venue du Saint en ces contrées : l'abbé Hingrez privilégiait la période de 1769 à cause de son passage à Albert à cette époque. En outre il ajoutait qu'il fit certainement une autre apparition à Pertain, via Saint-Quentin vers 1775, mais le manque de preuves ne permet pas d'affirmer cette hypothèse... (Marchépot, Pertain et Lihons sont des communes situées dans le département de la Somme et la région Picardie.)*

**(\*) Note :** Ainsi rien n'est plus certain que son passage en ces lieux, où il s'arrêta quelque peu, mais les manques de précision sur les dates et

l'année de son passage sont, encore de nos jours, source de contradiction pour l'année 1767 ou 1769. Ce fut à l'une de ces deux époques, peut-être aux deux, qu'il s'y arrêta.

Voir : <http://www.amis-benoit-labre.net/didierchemins06b.pdf>

? **Octobre 1769** — 2<sup>ème</sup> Passage à la grande Trappe de Soligny. (*Mais elle lui reste définitivement fermée à cause de son âge*).

? **Octobre 1769** — Trace d'un Passage au Mont-Saint-Michel à la même période.

? **Octobre 1769** — Passage à Chartres : Notre-Dame-sous-Terre.

? **Octobre 1769** — Passage à Pouilly-sur-Loire.

*Il prophétise au vigneron qui l'accueille que sa vigne ne gèlera plus jamais. (Pouilly-sur-Loire est une commune, située dans le département de la Nièvre et la région Bourgogne.) D'importantes traces de son passage subsistent toujours de nos jours en cette commune de la Nièvre.*

? **Octobre 1769** — Passage à Nevers : Abbaye de Saint-Martin.

*A Nevers, durant sa visite à l'abbaye de Saint-Martin, il annonce la disparition des bâtiments de l'abbaye et en effet elle sera détruite, ce qui s'est réalisé et le souvenir de l'abbaye n'est évoqué de nos jours que par la rue Saint-Martin.*

*(L'abbaye de Saint-Martin de Nevers avait été fondée au VIII<sup>ème</sup> siècle.)*

? **Octobre 1769** — Passage à Dornes.

*C'est ici à Dornes, dans le Nivernais, qu'une femme, qui lui a donné à manger et un abri dans sa ferme un soir, a le pressentiment d'avoir logé un saint et le dit à ses enfants.*

**Lundi 30 octobre 1769** — Arrivée de Benoît-Joseph à la Trappe de Sept-Fons.

**Samedi 11 novembre 1769** — Benoît-Joseph a 22 ans.

*Comme il l'a indiqué à ses parents, il prend l'habit religieux à l'abbaye de Sept-Fons et prend le nom de « Frère Urbain ». Il est alors rattrapé par ses scrupules, n'ose plus communier ni recevoir l'absolution par défaut de contrition.*

## Année 1770

**?** **Fin avril 1770** — Entrée de Benoît-Joseph à l'infirmerie du monastère.

*Le Frère infirmier qui le soigne déclare qu'il pressent avoir soigné un saint.*

**Dimanche 13 mai 1770** — Entrée de Benoît-Joseph à l'hôpital extérieur du monastère.

**Lundi 2 juillet 1770** — Sortie et départ de l'abbaye de Notre-Dame de Sept-Fons.

*Le registre du noviciat indique: « renvoyé à cause de ses peines d'esprit qui donnaient à craindre pour sa tête. »*

*D'après les indications de l'Abbé Desnoyers (1862), et plus tard les explications de l'Abbé Bernard Hingrez (1983), nous savons que Benoît-Joseph ne s'arrêta point à Moulins, en sortant de Sept-Fons, comme quelques-uns l'ont cru ; ce n'était pas sa route, et le séjour assez long qu'il y fit se rapporte à une autre époque. Il se dirigea donc, comme il l'annonçait dans sa dernière lettre à ses parents, immédiatement vers le Piémont. Il dut passer par Gray et Besançon où on lui avait recommandé un prêtre de bon conseil, il arrive via Turin à Quiers, d'où sa deuxième lettre est datée.*

**Juillet 1770** — Passage à Gray.

**Juillet 1770** — Passage à Besançon.

**?** **1770** — Passage à Paray-le-Monial où les Visitandines signalent sa présence en 1770.

*Date qui correspond bien à la chronologie de son passage en Normandie, fin 1769. Le témoignage d'une de ses Visitandines a été conservé : elle déclare que le saint a résidé à l'hospice et pris le souper un soir au monastère après avoir reçu le sacrement du pardon par le prêtre du lieu. De nos jours, une statue à son effigie commémore son passage au sanctuaire du Sacré-Cœur. Le soir de son arrivée au sanctuaire, recru de fatigue, il fut admis à l'hôpital et y passa vingt jours.*

**?** **1770** — Passage à Tarare.

*En arrivant à Tarare, il fut pris pour un espion lyonnais et chassé par les moines capucins.*

*(Tarare est une commune, située dans le département du Rhône et la région Rhône-Alpes.)*

**? 1770 — Passage à Dardilly : Benoît-Joseph passe une nuit chez les Vianney.**

*Pierre Vianney, aïeul du curé d'Ars, reçut Benoît-Joseph dans sa maison.*

*Un soir, en 1770, s'y présenta un jeune homme en guenilles, dont l'air de recueillement et l'on ne sait quelle clarté, filtrant à travers la crasse qui lui enduisait la figure, frappèrent l'aïeul du curé d'Ars. Le mendiant sollicita l'hospitalité au nom de Jésus-Christ. Mais, comme on la lui accordait avec empressement, il insista pour coucher sur la paille à l'écurie et pour n'accepter qu'une portion infime des aliments qu'on lui offrait. Tandis qu'il mangeait, tous étaient émus par l'expression de ce visage où la misère s'auréolait d'une résignation grave. Quand il se fut éloigné, les paroles de bénédiction, qui tombèrent de ses lèvres, laissèrent dans le cœur de Pierre Vianney et surtout de son fils Mathieu une mystérieuse espérance de bonheur à venir ; ce Mathieu Vianney était le père du Curé d'Ars. Quant au loqueteux, c'était saint Benoît Labre.*

**? 1770 — Passage à Lyon : les s.s. Martyrs, Abbaye d'Ainay, Fourvière.**

**? 1770 — Passage à Contrevoz.**

*Contrevoz est une commune française située dans l'Ain et la région Rhône-Alpes.*

**? 1770 — Passage à Chambéry : séjour à l'hospice du faubourg Mâché.**

**Extrait du discours prononcé le jour de la bénédiction de sa statue, le 20 mai 1883, dans l'église de Mâché (Chambéry) par le chanoine Arminjon.**

*Charles-Marie-Antoine Arminjon, né le 15 avril 1824 à Chambéry, mort le 17 juin 1885 à Lyon, fut un prédicateur et conférencier jésuite en rupture avec la Compagnie. Il fut chanoine des cathédrales de Chambéry et d'Aoste. Missionnaire apostolique, il est l'auteur de conférences qui inspirèrent Thérèse de Lisieux. Il était membre de l'Académie de Savoie en 1865.*

### ***Extrait du discours :***

*« C'était en 1770, un homme encore jeune, aux traits fins et délicats, à la tenue modeste, vêtu d'habits pauvres et grossiers, faisait son entrée dans le faubourg Mâché. Il venait de loin et il dut s'arrêter un temps assez long dans la vieille église de cette*

paroisse, édifice aux murailles épaisses, enceinte basse et étroite, adossée à un des angles du presbytère actuel, dont on aperçoit encore quelques pierres échappées au marteau démolisseur. Ce quartier aujourd'hui si paisible de Mâché, présentait alors une physionomie vivante et animée. La grande route au sud n'avait pas été construite ; le faubourg était séparé de la ville par des fossés et des remparts; on n'y pénétrait que par des ponts-levis, et seulement le jour, quand les herses étaient abaissées. Mâché était la grande artère de communication entre la ville et les communes avoisinantes, la voie que suivaient les voyageurs allant de France en Italie. C'est dans la rue principale de ce faubourg que passaient les malles-postes, les courriers des Princes, et ces pavés tranquilles, battus par les pieds des chevaux, ont retenti sous le pas de Napoléon et de ses vaillantes armées. Au bas de ce faubourg, en deçà des fortifications, il y avait un hospice fondé au XV<sup>ème</sup> siècle par un pieux marchand pelletier, nommé Jean du Rhône. Il était destiné à recevoir les pèlerins et les pauvres de passage. Il était situé à l'extrémité de la rue du Collège, qui du côté ouest, fait angle avec la rue Sainte-Barbe. C'est dans ce lieu que Benoît Labre séjourna quelque temps en 1770 et qu'il fut reçu de nouveau en 1777. Nous savons avec certitude par des traditions conservées au monastère de la Visitation de notre ville et recueillies avec soin, que Benoît se rendait chaque matin, dès l'aube du jour, à l'église voisine de la Visitation, aujourd'hui chapelle du lycée; qu'il assistait à toutes les messes qui s'y célébraient, et qu'il prolongeait ses prières et ses adorations une grande partie de la journée. Sa piété attira bientôt l'attention des sœurs tourières, qui ne se méprirent pas sur les apparences et discernèrent de suite, dans ce pauvre, un homme merveilleux, versé dans les voies de Dieu et parvenu à un degré de sainteté extraordinaire et consommée. Les religieuses du chœur de la Visitation le mandèrent au parloir, où elles avaient réuni leurs pensionnaires. Elles furent singulièrement édifiées de ses discours; elles gardèrent un vivant souvenir de son passage et transmirent religieusement à celles qui leur succédèrent les vives impressions qu'elles avaient ressenties au spectacle de ses exemples et sous le charme surhumain de ses entretiens. L'hospice des pèlerins où logeait Benoît Labre était une dépendance de l'église de Saint-Pierre de Mâché. En mémoire du glorieux passage de notre saint et des traces de sanctification qu'a laissées sa présence bénie, le pasteur de cette paroisse a conçu et préparé la cérémonie qui nous rassemble. Il a voulu que son église fût la première de la ville de Chambéry où se feraient entendre les louanges de Benoît Labre.

Le vénéré pontife de ce diocèse, uni au saint par les liens de la patrie et de la parenté, s'est fait un honneur et une joie de s'associer à la grande fête de ce faubourg, et de bénir lui-même cette statue destinée à témoigner que Benoît Labre va devenir dès aujourd'hui le second patron de cette paroisse, et qu'entrelaçant ses mains à celles de Saint Pierre, il les étendra désormais pour couvrir tous les fidèles de cette église de sa puissante et glorieuse protection.»

**Vendredi 31 août 1770** — Lettre datée de Quiers (Chiéri) en Piémont.

*Une tradition rapporte q'un prêtre franc-comtois, dont il fit la connaissance à la salle des hôtes à sa sortie de l'abbaye, à qui il dût confier sa détresse, fut pour lui l'ange providentiel et lui donna les conseils lumineux qui allaient enfin l'éclairer sur sa vocation. C'est certainement à cette époque que Benoît se détermine définitivement pour la vie de pèlerin et se dirige vers Lorette, s'arrêtant aux sanctuaires qu'il rencontre à proximité de sa route, sans qu'il soit resté de traces visibles de cette course à travers la haute Italie.*

**Mardi 6 novembre 1770 — Benoît-Joseph arrive à Lorette pour la première fois.**

*Cette date place sans ambiguïté son premier pèlerinage à Lorette. Son extrait de baptême y fut visé ce jour-là et il y resta une semaine.*

*En entrant dans une ville après un trajet souvent de plusieurs lieues et quelquefois mourant de faim et de froid, il se rendait immédiatement à l'église ; il y restait en prière des cinq ou six heures, constamment à genoux, évitant de se servir d'aucun siège pour appui, et absorbé dans la divine contemplation. Il demeurait ainsi immobile et dans une sorte d'extase jusqu'à l'heure la plus avancée du soir, celle de la ronde des gardiens, où ceux-ci agitaient leur clochette de couvre-feu pour annoncer aux fidèles attardés la fermeture du lieu saint. Sa coutume alors n'était point d'aller frapper à la porte d'une maison charitable et hospitalière; Benoît fuyait l'entretien des hommes, il aimait à rester plongé dans le silence pour converser seul avec Dieu; s'il se mêlait le jour à la troupe des autres mendiants, c'était afin de détourner de lui l'attention des hommes et de rester plus complètement ignoré.*

*Il couchait le plus souvent dans les haies, les enfoncements des murailles, sous le porche extérieur des églises, dans les étables et les maisons abandonnées, partout où le surprenait la nuit. Quand des fidèles charitables le contraignaient d'accepter un gîte dans leur maison, il y entrait le chapeau à la main et se tenait debout à une certaine distance par respect pour ses hôtes. Si ceux-ci l'invitaient à s'approcher ou à s'asseoir, il s'excusait, alléguant sa malpropreté et disant que les sièges seraient souillés par ses habits détériorés. Il fallait, pour lui être agréable, lui donner le coin le plus incommode de la maison.*

**Dimanche 18 novembre 1770 — Date d'arrivée à Assise pour Benoît-Joseph.**

**Mardi 20 novembre 1770 — Benoît-Joseph s'inscrit parmi les cordeliers de Saint-François.**

*Comme il honorait spécialement Saint François de Lorette, Benoît-Joseph vint à Assise, patrie du célèbre « povérello », fondateur de l'ordre franciscain. Après avoir satisfait à sa dévotion, par l'approche des sacrements, il se fit recevoir dans la confrérie, érigée dans ce lieu en l'honneur de ce saint patriarche ; il reçut suivant l'usage un petit*

*cordons bénis, qu'il porta constamment, et qu'on trouva après sa mort lorsqu'on le dépouilla de ses habits.*

**Dimanche 25 novembre 1770** — Deux signatures sont apposées pour le départ sur son acte baptistaire, qui lui servait alors de passeport.

**Lundi 3 décembre 1770** — 1<sup>ère</sup> arrivée à Rome, où le même acte baptistaire fut reconnu et visé à l'hospice français de Saint-Louis.

*Benoît-Joseph, n'ayant point rencontré, en Italie, un monastère tel qu'il le désirait, se détermina à aller jusqu'à Rome, capitale du monde chrétien et centre de la religion catholique.*

## Année 1771

*1<sup>er</sup> séjour à Rome qui dure quelques mois jusqu'après les fêtes de Pâques. (Pâques, dimanche 31 Mars 1771)*

**? Mai 1771** — Départ pour le deuxième pèlerinage à Lorette, au commencement du mois.

*Après un séjour de huit à neuf mois dans Rome, il entreprit un second voyage de Lorette, où il se trouva vers le milieu de septembre de l'année 1771.*

**? Juin 1771** — Arrivée à Fabriano, où il séjourne environ trois semaines.

*A Fabriano, Il passa quinze jours dans ce lieu de dévotion, où il affermit de plus en plus la résolution de consacrer ses journées aux rigueurs ascétiques de la pauvreté et de la pénitence. Il désira, pour la troisième fois, faire une confession générale. M. Paggetti, curé de Fabriano, auquel il s'adressa, raconte ainsi cette particularité de sa vie:*

*« Le pieux Pèlerin, est venu me trouver après la sainte messe dans la sacristie, il me demanda avec insistance la grâce d'entendre sa confession générale, lorsque j'en aurais la possibilité. Je ne pus lui refuser cette demande, je reçus la confession qu'il me fit de toute sa vie, à commencer du jour où je l'entendis, et en remontant d'époque en époque, jusqu'à sa plus tendre jeunesse. J'y admirais la bonté de Dieu et les grâces dont il l'avait comblé, ainsi que sa fidélité constante à y répondre dans tous les âges de sa vie, malgré les embûches du démon et les tentations auxquelles il avait été exposé.*

*Son humilité était telle qu'il regardait comme de simples effets de son imagination les grâces qu'il recevait du Ciel. Benoît-Joseph Labre me fit part du dessein dans lequel il voulait se rendre à Saint-Jacques de Compostelle, pour y visiter le corps de Saint Jacques, en qui il avait une confiance particulière. J'ai remarqué en lui une fervente dévotion d'humanité et une grande compassion pour les âmes du Purgatoire; il joignait à une grande humilité et un mépris singulier de son corps qu'il appelait son cadavre, une charité sans bornes pour le prochain qu'il aidait de tout son pouvoir, dans le spirituel, en adressant sans cesse à Dieu les plus ferventes prières pour le salut de tous les pécheurs; et, pauvre lui-même, il donnait, en aumône, aux pauvres tout ce qu'il avait, ne s'attribuant sur ce qu'on lui donnait, que la plus petite portion, laquelle suffisait à peine pour sa nourriture du jour, et ne réservant rien pour le lendemain ».*

*Telle est la conduite que le pieux Pèlerin tint à Fabriano, et à laquelle il avait été constamment attaché depuis que Dieu l'avait appelé à ce genre de vie.*

*M. Paggetti ajoute à sa relation, que les habitants de Fabriano, frappés de son extérieur et de sa piété, commencèrent bientôt à le regarder comme un saint; et qu'aussitôt qu'il s'aperçut de la bonne opinion qu'on prenait de lui, il se déroba par humilité aux témoignages d'estime et de vénération qu'on lui portait.*

**Jeudi 13 juin 1771** — Célébration de la fête de saint Antoine de Padoue dans cette même ville.

**Dimanche 23 et lundi 24 juin 1771** — Visites et conférences spirituelles avec certaines personnes de cette ville.

**Jeudi 27 juin 1771** — Départ précipité de Fabriano.

*A ce voyage appartiennent probablement quelques visites de sanctuaires dans l'Ombrie et dans les Marches, que nous sommes forcés de placer à part, n'ayant pas de données suffisantes sur leurs dates.*

**? Août 1771** — Arrivée à Lorette sur la fin d'août ou vers le commencement de septembre, pour le deuxième pèlerinage.

**Lundi 16 septembre 1771** — Visa de l'acte baptistaire avant le départ pour le royaume de Naples.

**? Octobre 1771** — Passage au mont Gargan dans la Capitanate et à Barletta, pour visiter la cathédrale de Nazareth.

*A Barletta, et dans toute la contrée, de nombreuses personnes l'ont vu arriver harassé de fatigue, maigre et exténué, la tête couverte des débris d'un vieux chapeau, n'ayant autour du corps que des lambeaux de vêtements retenus par une corde, un crucifix sur la poitrine, le chapelet autour du cou et un autre à la main. Ses haillons contrastaient avec sa jeunesse, la délicatesse et la modestie de sa physionomie. Il*

*traversait la ville sans arrêter son regard sur les monuments qui pouvaient la décorer. Il allait droit au sanctuaire qui l'attirait; il s'y prosternait et s'y abîmait en prières. Son adoration était si profonde qu'on pensait en le voyant à la ferveur d'un ange devant le trône du Seigneur. Il persévérait de longues heures, agenouillé, immobile, perdu dans la contemplation divine. On avait peine à l'en arracher lorsque l'heure était venue de fermer l'église.*

*(La Capitanate est une province d'Italie dans la région des Pouilles. Le mont Gargan, appelé aussi le mont Saint-Ange, occupe une grande partie de cette province.)*

### **Jeudi 31 octobre 1771 — Arrivée et séjour à Bari, auprès du corps de saint Nicolas de Myre.**

*A Bari, où il se trouvait le 31 octobre, après avoir longtemps prié au tombeau de saint Nicolas, la pensée de soulagement que le Saint évêque de Myre accordait aux prisonniers le sollicita peut-être. Lorsqu'on ferma l'église, il se rendit devant les barreaux d'un cachot où des malheureux étaient enfermés. Là s'agenouillant, il pria quelques instants, le regard fixé sur son crucifix qu'il venait de déposer sur les bords de son chapeau, placé à terre devant lui; puis, élevant la voix, il entonna les litanies de la Vierge de Lorette. On s'amassa devant ce dévot pèlerin, et de toutes parts les aumônes affluèrent autour de lui. Il les recueillit en déposant un baiser sur chacune des offrandes, afin d'en remercier les généreux donateurs. Il les distribua ensuite aux prisonniers. Sa charité et sa piété, qui avaient attiré l'attention du peuple religieux au sein duquel il se trouvait, ne le mettaient pas à l'abri des insultes des méchants. On raconte qu'il y avait à Bari, au temps où Benoît-Joseph se trouvait dans cette ville, un jeune débauché qui voulut tourner en ridicule le serviteur de Dieu, et qui, après l'avoir bafoué sans avoir pu l'émouvoir, un jour qu'il sortait de l'église, le frappa d'un caillou à la jambe. Le coup fut assez violent pour faire jaillir le sang. Benoît-Joseph chancela et, sans regarder son agresseur, serra vivement son crucifix sur sa poitrine. Il se baissa ensuite, ramassa le caillou, l'embrassa, et, le déposant contre le mur le plus proche, continua doucement son chemin. Saint Paul nous enseigne que celui qui rend le bien pour le mal amasse des charbons ardents sur la tête de son ennemi. Celui qui avait frappé Benoît-Joseph fut bientôt en butte au mépris universel. Les enfants le poursuivaient de leurs huées, et un jour une pierre l'atteignit à la jambe. Il tomba et sa chute provoqua de nouvelles insultes. Le coup avait fait une plaie; elle s'envenima, la gangrène s'y mit : un jour, on trouva ce malheureux mort dans une étable.*

*(Bari est une ville italienne, chef-lieu de la province du même nom dans les Pouilles, sur la côte adriatique.)*

**? 1771 — Départ pour Naples et nombreuses excursions sur sa route.**

## Année 1772

**Jeudi 13 février 1772** — Arrivée et séjour à Naples, visite de Saint-Janvier et d'autres églises.

*Les légendes accrochées aux pas du Vagabond de Dieu sont nombreuses et cependant sans les rejeter entièrement, il est bon parfois d'en faire le récit. Après être passé à Saint Janvier, Benoît-Joseph retournait à Rome en passant par une bourgade, il était épuisé de fatigue. Un cabaretier lui présenta un peu de vin qu'il accepta comme un don de la charité. L'aubergiste, cependant, entendait être payé, et ne voyant point d'argent, commença bientôt à blasphémer. Le Serviteur de Dieu acceptait pour lui volontiers la détresse, les injures et les outrages, mais le blasphème le transperçait de douleur. Il ne pouvait l'entendre sans frémir. Il leva les yeux au ciel, et le vin reparut aussitôt dans le verre.*

*On pourrait multiplier ces sortes de récits: ils ont parfois des fondements solides, puisqu'ils reposent sur le témoignage de toute une population; ils présentent néanmoins un certain intérêt, et on comprend que la vie errante de Benoît-Joseph en ait fourni de nombreux.*

**Mardi 17 mars 1772** — Passeport délivré à Caserta pour le retour à Rome et lettre de recommandation du nonce pontifical de Naples.

*Caserte (en italien, Caserta) est une ville de la province italienne de Caserte en Campanie.*

**? 1772** — Passage au mont Cassin, à Pofi et à Tagliacozzo.

*Pofi est une commune italienne de la province de Frosinone dans la région du Latium en Italie. (Tagliacozzo est une commune italienne de la province de l'Aquila dans la région des Abruzzes).*

**? Avril 1772** — 2<sup>ème</sup> séjour à Rome, beaucoup plus court que le premier.

**? Mai 1772** — Passage et séjour à Cossignano et à Fermo, dans la région des Marches.

*En suivant les bords de l'Adriatique, Benoît-Joseph passa dans une petite ville nommée Cossignano où se trouvait une madone fort vénérée dans la contrée. Il y avait dans cette ville un jeune prêtre, Don Michel-Ange Santucci, qui, revenant de dire sa messe, trouva appuyé contre sa porte le Saint Pèlerin, comme il a été déjà dépeint, vêtu de haillons, la poitrine découverte, le chapelet suspendu au cou, récitant à demi voix des prières, où le prêtre, en prêtant l'oreille, reconnut le « De profundis »*

*prononcé à la française. Le ton dévot, la grande jeunesse, l'air de modestie et ce quelque chose de poli, de doux, de noble et de souriant qui composaient la physionomie du jeune mendiant frappèrent Don Michel-Ange, et éveillèrent en lui une émotion extraordinaire, un respect et une vénération, dit-il, qui l'engagèrent à interroger ce pauvre sur son nom et sa famille. Benoît-Joseph répondit en français. Don Santucci s'appliquait à l'étude de cette langue, et la pensée lui vint aussitôt que ce pauvre lui procurait l'occasion d'en acquérir quelque pratique. Il sentit et il témoigna, dit-il, un très vif plaisir de cette rencontre, et engagea Benoît-Joseph à entrer dans la maison. Celui-ci résista d'abord aux instances de ce nouvel ami, et il apporta surtout une vive résistance, quand une fois entré au logis, le prêtre le pressa de s'asseoir. Benoît-Joseph alléguait hautement sa malpropreté et la crainte de souiller le siège qu'on lui présentait ; le prêtre passant par-dessus les répugnances légitimes, après avoir, moitié en italien, moitié en français, exprimé son étonnement de voir en pareil état un jeune homme bien né, et dont la physionomie annonçait une certaine éducation, l'interrogea sur son histoire que Benoît-Joseph raconta succinctement.*

*« Et pourquoi, lui dit Don Michel-Ange, apprenant sa sortie de Sept-Fons, pourquoi n'êtes-vous pas retourné auprès de votre famille? On peut servir Dieu partout. »*

*« J'ai, répondit Benoît-Joseph, consulté un confesseur qui m'a approuvé clans mon projet de mener une vie solitaire et errante. »*

*A mesure qu'il écoutait ses réponses toujours succinctes et modestes, l'abbé Santucci sentait accroître son intérêt pour ce jeune homme extraordinaire. Il offrit de loger Benoît-Joseph dans sa maison; il mettait toujours en avant le prétexte d'apprendre de lui la langue française; car il fallait des motifs pour essayer de retenir ce mendiant. Benoît-Joseph refusa nettement. Il ne voulait pas interrompre ses pèlerinages; il était pressé d'ailleurs, disait-il, de se rendre à Lorette pour se confesser au pénitencier français. Don Michel-Ange donna bien à entendre que s'il ne se fût agi que de l'intelligence de la langue française, il eût pu lui-même remplir ce ministère; mais il insista surtout et il sollicita pour que le Pèlerin consentît à rester au moins quelques jours à Cossignano et à venir, matin et soir, chaque jour l'exercer à la prononciation française. Il prendrait ses repas chez son élève et continuerait à loger à l'hospice des pauvres pèlerins. Il avait droit d'y rester trois jours. Santucci se faisait fort d'obtenir que ce temps fût prolongé. Benoît-Joseph consentit et commença ses leçons à l'instant même.*

*Le lendemain, il avait renoncé à tous ces projets et voulait partir immédiatement pour Lorette. Il finit par avouer la cause de cette résolution subite: il avait été navré d'entendre les imprécations de deux pèlerins logés avec lui à l'hospice. La crainte de les entendre encore le faisait fuir. Le prêtre était déjà trop attaché à ce singulier pèlerin pour consentir à se séparer de lui si promptement. Il fit offre de nouveau de son crédit auprès du vicaire chargé de la direction de l'hospice, et promit la jouissance de la chambre réservée aux prêtres. Il céda encore une fois à ces pressantes instances. Son respect pour le sacerdoce et son esprit d'obéissance l'engageait à s'accommoder au désir*

*d'un prêtre. Don Santucci obtint, en effet, la faveur qu'il avait annoncée, et les leçons continuèrent régulièrement. Benoît-Joseph paraissait même y prendre plaisir. On lisait un sermonnaire, et l'abbé Santucci eut plus d'une occasion de juger de la vertu et des lumières de son pauvre maître de langue. Cependant l'élève, appréciant de jour en jour le mérite de son professeur, s'attachait à lui davantage. Dès l'abord, l'abbé Santucci avait voulu engager le Bienheureux à donner à son corps quelques soins de propreté et à s'habiller plus convenablement; il n'avait pas compris les objections opposées à ses instances et mêmes à ses reproches. Par docilité, Benoît-Joseph accepta des hardes et il revêtit même une chemise; mais aucune sollicitation ne put lui faire quitter ses haillons, et il distribua aux autres pauvres les vêtements qu'on lui avait donnés et qui lui paraissaient superflus pour lui. Le temps que Benoît-Joseph ne passait pas avec son élève, s'écoulait tout entier à l'église Sainte-Marie. Il y entraît dès le matin et n'en sortait que pour aller chez Don Michel-Ange; en quittant ce dernier, il retournait à l'église. On y avait remarqué son assiduité, son immobilité, ses yeux constamment fixés sur le tabernacle. Plusieurs fois, il servit la messe de l'abbé Santucci; celui-ci rougissait en pensant qu'un pauvre séculier avait plus de ferveur à servir la messe que lui, prêtre, à la célébrer.*

*Après ce séjour de dix jours, le moment de partir était arrivé et le matin du départ, Don Michel-Ange célébra la messe que lui servit le Bienheureux. Après l'action de grâces, le pèlerin se mit en marche et le prêtre l'accompagna hors la ville, assez loin, sur la route de Ripatransone qui est celle de Lorette. Don Santucci tira quelques pièces qu'il voulut remettre à son maître de langue. Le Pèlerin les prit d'abord, mais voyant la somme, il fut épouvanté et la rendit bien vite à son élève. L'abbé Santucci ne reçut aucun signe de vie et comme l'affection humaine, la meilleure et la plus pure, est toujours exigeante, peut-être cet oubli du Pèlerin lui parut-il une ingratitude, et le souvenir lui en devint-il amer? Ce ne fut qu'au bruit de la mort de Benoît-Joseph que l'abbé Santucci, qui depuis plusieurs années, demeurait à Rome où il ignorait la présence de son cher Pèlerin, eut l'explication de la conduite de Benoît-Joseph. Il sentit alors se réveiller toute l'affection qu'il avait portée à ses vertus, et employa son zèle à travailler à la gloire de son incomparable ami.*

*(Cossignano est une commune italienne, située dans la province d'Ascoli Piceno, dans la région des Marches, en Italie centrale. Fermo est une ville italienne, chef-lieu de la province de Fermo, dans cette même région.)*

**Mercredi 3 juin 1772** — 3<sup>ème</sup> pèlerinage à Lorette, où le certificat de baptême est visé le même jour.

**? 1772** — 2<sup>ème</sup> visite de Notre-Dame-des-Anges ou de la Portioncule et de la basilique d'Assise.

*Sainte-Marie-des-Anges de la Portioncule. On sait l'amour de Saint François pour la vierge Marie et la vénération toute spéciale qu'il portait à la petite église de la Portioncule, dédiée à Notre-Dame-des-Anges. Il l'avait restaurée de ses mains et y avait entendu l'appel du Christ à la vie évangélique; c'est là qu'il reçut Sainte Claire dans la fraternité; c'est là aussi qu'il voulut mourir. Il avait obtenu du Pape Honorius III le privilège d'une indulgence plénière pour qui viendrait y prier.*

**? 1772 — Visite des sanctuaires du mont Alverne en Toscane.**

*Il paraît que le Bienheureux s'arrêta fort longtemps dans les lieux sanctifiés par la demeure de Saint François d'Assise. C'est vraisemblablement aussi dans ce même intervalle qu'il visita le désert des Camaldules et le monastère des religieuses du même ordre, à Pratovecchio, commune de la province d'Arezzo en Toscane.*

**? 1772 — Départ pour la France afin de se rendre en Espagne.**

**? 1772 — Arrivée à Viviers.**

*Viviers est une commune française, située dans le département de l'Ardèche et la région Rhône-Alpes.*

*Son arrivée commence à Viviers, où nous trouvons Benoît-Joseph qui a franchi le Gard et se trouve de passage dans cette ville ardéchoise à la frontière du département de la Drôme et distante d'une vingtaine de lieues de Suze-la-Rousse. Il fut généreusement reçu au château, par l'aïeul de la famille Lafarge, dont l'activité familiale exploite une carrière de pierres utilisées dans la fabrication de la chaux dans la montagne Saint-Victor dominant le Rhône entre Le Teil et Viviers. Reçu un temps dans la propriété, il prit congé de ses hôtes en annonçant au maître de maison cette parole prophétique : « Cette montagne vous apportera grande richesse ». Quelques années plus tard, cette entreprise devint la célèbre cimenterie Lafarge. À Viviers se dresse encore de nos jours, le long du Rhône, l'ancienne cité ouvrière des usines Lafarge, la cité Blanche, témoin de la prospérité apportée à la région par les entreprises Lafarge.*

**? 1772 — Arrivée à Pierrelatte dans la Drôme provençale.**

*En préférant les routes de campagne, Benoît-Joseph après avoir quitté Le Teil, fait route vers Pierrelatte, ville où il résida quelque temps, hébergé au domaine de Beauplan où l'a reçu la famille d'Allard qui conserva dévotement tout ce qui lui avait servi.*

*(Pierrelatte est une commune française, située dans le département de la Drôme et la région Rhône-Alpes).*

**? 1772 — Arrivée à Suze-la-Rousse dans la Drôme provençale.**

*Après avoir franchi le Lez à l'entrée de la porte Nord de la cité, ayant parcouru vingt lieues sous un soleil ardent, Benoît-Joseph arrive à Suze-la-Rousse. Le curé et les villageois ont aperçu cet étranger au village et tous l'observent de loin, fascinés par les ruines de son étrange accoutrement, plongé dans un recueillement profond et angélique... Un prêtre, le Père Jean de Sérane se décide toutefois à aborder l'étrange Pèlerin : ce prêtre vit dans la « grand'rue », à la naissance de laquelle s'ouvre l'église. Ses traits de piété et de générosité sont très connus dans la région. Le Père Jean enseigne le catéchisme aux enfants du village et passe pour un saint homme aux yeux des villageois qui l'ont, avec beaucoup d'affection, surnommé « L'Ami des Pauvres ». Il enseigne dans la paroisse par ses talents de prédicateur et d'érudit, membre de la Compagnie de Jésus et vicaire de Suze-la-Rousse. Et c'est lui qui, à la fin de cette journée de 1772, accueillit le saint vagabond et passa avec lui toute la nuit en prière à ses côtés dans l'église. Le presbytère du bon Prêtre était très petit et il ne put donner l'hospitalité à Benoît-Joseph mais le confia à une pieuse famille qui sut l'accueillir comme il se devait la famille de Pierre Rouget, sur les indications du Père Jean, accepta d'offrir le gîte à ce vagabond pèlerin pour quelques jours.*

*Voir : <http://www.amis-benoit-labre.net/didierchemins04.pdf>*

**? 1772 — La tradition veut qu'en 1772 Benoît-Joseph soit passé en Belgique et ait accompli un pèlerinage à Notre-Dame de Gaverland. (1)**

*N'oublions pas le pèlerinage de Gaverland dans le diocèse de Gand en Belgique. Le célèbre pèlerinage de Notre-Dame de Gaverland avait attiré la piété de Benoît Labre. Il s'y rendit, et, d'après une tradition ancienne, y passa neuf jours, couchant dans la grange d'un pieux chrétien, nommé Joseph Van-Broeck, laissant sur son passage et dans l'esprit de ses hôtes, témoins de ses pénitences et de sa piété, l'impression de sainteté qui s'attachait partout à sa personne. Il prenait alors son unique repas et consentait à passer la nuit dans la maison. Il finit même par accepter une paire de chaussures que ses hôtes compatissants, touchés de sa misère, lui avaient achetée. Il leur parlait du bon Dieu et de ses Saints Anges d'une manière si touchante que la famille de Joseph Van-Broeck, et les personnes qui l'entendirent, n'oublièrent jamais ses pieuses paroles et, qu'au jour de son départ, ils appelèrent un peintre verrier pour dessiner son portrait. C'est devant ce portrait que la famille prit l'habitude de réciter désormais la prière du soir. Depuis lors, cette grange a été convertie en chapelle.» Aujourd'hui, à la place de la grange-chapelle, c'est une magnifique chapelle, près d'une*

*ferme au 83, Brielstraat à Melsele (Beveren) B.9120, qui nous rappelle le passage de Benoît Labre en ce lieu. (Melsele est située près d'Anvers.)*

**(1) Note :** Dans son ouvrage **Saint Benoît Labre : 1748-1783**, paru chez J. Gabalda et cie en 1908, Jean Maintenay écrit au chapitre XIII.

Voir : [http://www.amis-benoit-labre.net/labre\\_melsele.html](http://www.amis-benoit-labre.net/labre_melsele.html)

*Nous savons peu de choses sur ce long voyage, mais un fait indubitable résultant de la procédure de Sept-Fons, c'est qu'il était à Moulins au commencement de l'année suivante, et qu'il en partit se dirigeant vers le Midi.*

## Année 1773

**Mercredi 6 janvier 1773** — Séjour à Moulins depuis l'Épiphanie jusqu'après Pâques.

*Pâques étant daté, à cette époque, au dimanche 11 avril 1773. Nous ne connaissons pas les raisons qui le déterminèrent à visiter cette ville et à y demeurer si longtemps.*

Voir : <http://www.amis-benoit-labre.net/didierchemins.pdf>

**? Avril 1773** — Départ pour Toulon-sur-Allier en Auvergne.

*Benoît-Joseph quitta Moulins pour se loger à Toulon-sur-Allier, un bourg à peu de distance de la ville de Moulins, et qui dépendait du diocèse de Clermont. Son séjour n'y fut pas de longue durée mais le curé du lieu eut pour lui certains égards.*

**? 1773** — Arrivée de Benoît-Joseph à Saint-Lizier, passage à la chapelle du Marsan où il séjourne quelques jours.

*C'est à l'automne de l'année 1773, par la route qui relie Saint-Girons à l'antique ville de Saint-Lizier, après avoir marché au terme d'un périple de plusieurs milliers de kilomètres à travers la France, que Benoît-Joseph Labre se dirige vers Saint-Jacques-de-Compostelle. C'est ici à Saint-Lizier, depuis la colline du quartier du Marsan, qu'il se rend en un lieu très réputé au Moyen Âge, le pèlerinage « du Marsan » où se trouve une très belle statue de Notre-Dame, à genoux en bois polychrome du XVI<sup>ème</sup> siècle. Chaque année, le lundi de Pentecôte, de nombreux pèlerins se réunissent, avec les délégations espagnoles qui participent avec ferveur à la procession de la vierge du Marsan. C'est de cet endroit que Benoît-Joseph passera en prière cette journée, qui est aussi celle de son anniversaire, le 16 mars 1773 : Benoît a alors 25 ans. C'est l'époque du plus long voyage du pèlerin d'Amettes-en-Artois.*

**?** 1773 — Arrivée à Labroquère près de Seilhan.

*À l'automne 1773, Benoît-Joseph arrive en vue de Saint-Bertrand-de-Comminges. Là, entre Seilhan et Labroquère, il est témoin d'une tentative d'assassinat. De nos jours, cet endroit, qui marque le lieu de la tentative de meurtre, est un espace qui lui est dédié.*

**?** 1773 — Passage à Saint-Bertrand-de-Comminges (Haute-Garonne). Benoît-Joseph est alors âgé de 25 ans.

*Notre homme est tellement pouilleux qu'on le prend pour le meurtrier et on l'enferme dans la prison de la ville de Saint-Bertrand, située alors à la Porte Majou. Après trois jours, la victime, heureusement, a repris ses esprits et disculpe Benoît-Joseph. Loin de maudire ceux qui lui avaient fait subir pareil sort, Benoît-Joseph resta une quinzaine de jours à soigner les malades dans l'hôpital de Saint-Bertrand : là, il édifia par sa piété et par les soins qu'il prodigua aux malades et aux moribonds.*

*Ayant sans doute entendu parler de la libération de Sanche Parra de la prison de Montjuic à Barcelone par Saint Bertrand, Benoît-Joseph décida de s'y rendre en passant par le Val d'Aran - une chapelle dédiée au saint évêque du Comminges commémorait ce fait miraculeux à Montjuic. L'intrépide vagabond de Dieu partit pour l'abbaye bénédictine de Montserrat où il demeura près d'un mois, visita la grotte, toute proche, de Manrèse en souvenir de saint Ignace de Loyola, puis se dirigea vers Saragosse pour vénérer Notre-Dame du Pilar. Enfin, il prit le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle... but de son pèlerinage! Cet étonnant itinéraire sera repris par plusieurs cartographes du XIXe siècle... brouillant sensiblement le tracé initial du chemin du Piémont. Une statue fut solennellement érigée dans la cathédrale de Saint-Bertrand, le 8 décembre 1882, pour le premier anniversaire de la canonisation de Saint Benoît-Joseph. Une plaque commémorative vient d'être apposée par l'association Saint Benoît Labre à la Porte Majou.*

*Voir : <http://www.amis-benoit-labre.net/didierchemins01.pdf>*

*Voir : <http://www.amis-benoit-labre.net/didierchemins02.pdf>*

**?** 1773 — Passage à Barcelone. Pèlerinage à Notre-Dame de Montserrat et à la grotte de Manrèse, à Notre-Dame du Pilier dans la ville de Saragosse et au crucifix miraculeux de Burgos.

**?** 1773 — Pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle en Galice et, au retour, passage par Bilbao.

Dans son livre, édité en 1894, « *Quatre ans en exil* », l'Abbé Guillaume Bernard, expatrié en Espagne pendant la persécution religieuse en France à cette époque, décrit au chapitre 14 qu'il a visité la chambre de l'Hôpital Royal à Santiago, dans laquelle a logé Saint Benoît-Joseph Labre en 1773.

**?** 1773 — Retour en France; passage par Lunel, Montagnac et Montpellier, par Aix-en-Provence et Marseille, par Nice et par Lucques, etc.

*A Lunel, il se présenta chez les religieuses de la Charité. Là, une des soeurs de Saint-Vincent-de-Paul, fit entrer Benoît-Joseph dans son école, où il se prosterna d'abord devant la statue de la Sainte Vierge ; puis la pieuse servante des pauvres lui offrit des aliments, comme si elle le faisait au Christ lui-même. L'observant, elle le vit regarder fixement la croix de son chapelet. Au lieu de manger ce qui lui était servi, elle lui demanda le sujet de sa préoccupation : « C'est, dit-il, cette couronne d'épines au centre de cette croix », « si elle vous fait plaisir, après le repas, je vous la donnerai », lui répondit la religieuse. « Oh, je serais heureux de l'avoir ! » répliqua-t-il. La religieuse lui donna de bon cœur le crucifix qu'il plaça avec délicatesse sur sa poitrine.*

*Impressionnée par l'angélique aura de sainteté qui émanait du pauvre vagabond, la religieuse, qui n'avait alors que vingt ans lors de sa rencontre avec Benoît-Joseph, resta toute sa vie, pour ainsi dire, en relations spirituelles avec le Serviteur de Dieu. Elle prétendait avoir été guérie d'une infirmité chronique par son intercession. Ensuite elle eut révélation de sa mort et l'annonça à ses compagnes en leur disant : « Le pauvre de Jésus-Christ est mort. » (Par une lettre datée et écrite en 1833) Ce fut une grande joie pour elle de savoir que le Serviteur de Dieu avait conservé le crucifix, orné au centre de la croix d'une couronne d'épines, qu'elle lui avait donnée. Un lazariste de Mont-Citorio à Rome, en effet, avait vu entre les mains du mendiant un crucifix de cette sorte et il disait le tenir d'une fille de la Charité qu'il n'oubliait pas dans ses prières. Ce sont ces prières sans doute qui établissaient les rapports sensibles auxquels croyait cette sainte fille de la Charité.*

*À Aix-en-Provence et dans les villes voisines, Benoît-Joseph fit de nombreuses haltes. Les habitants avaient adopté ce pauvre Pèlerin, qui passait de longues heures en prière dans les églises et institutions de la ville. Il ne mendiait pas et attendait la plupart du temps qu'on lui fit l'aumône d'un peu de nourriture, et lui de s'empressement de la partager généreusement avec d'autres pauvres. Cette année-là (1773,) Benoît-Joseph, voulant sortir d'Aix et se diriger vers Meyreuil au vallon de Chicalon, prenant la rue du Mouton, rencontra de jeunes personnes sur le seuil d'une des maisons. Mlle Félicité Reymond, jeune et charmante modiste, qui se trouvait en compagnie de M. l'avocat Pastorel, son fiancé, et causait avec lui, quand, tout à coup, elle voit venir par la rue voisine le pèlerin Benoît-Joseph, revêtu de son misérable habit de mendiant et brillant, comme toujours, par le désordre de sa tenue. À son approche, Mlle Reymond, avec un pieux empressement, mit la main à la poche. Pendant qu'elle cherche une pièce de*

*monnaie, le Serviteur de Dieu s'arrête et regardant Mlle Reymond : « Jeune fille », lui dit-il, « je prierai bien le Bon Dieu pour vous. Il a des vues sur vous. Vous irez à Rome. Je n'y serai plus. Vous reviendrez à Aix-en-Provence, votre pays et vous y fonderez une maison religieuse. » Cela dit, le saint ayant reçu l'aumône, reprit sa marche, laissant la jeune modiste profondément impressionnée de l'accent particulier avec lequel ces paroles avaient été prononcées. Quelques années après, Mlle Félicité Reymond prenait le voile. Lors de son émigration en période révolutionnaire et pendant la Terreur, elle alla à Rome et eut la consolation de s'agenouiller près du tombeau du Bienheureux, devenu illustre par des miracles nombreux et éclatants. Lorsqu'elle eut rétabli le couvent des Soeurs du Saint-Sacrement à Aix en 1804 (Le sanctuaire Notre-Dame de la Seds), Mlle Reymond, devenue Soeur Saint-Augustin Reymond, répétait souvent avec une grande affection de cœur : « C'est au bienheureux Labre que je dois ma précieuse vocation. »*

*Il reçut à Aix-en-Provence l'hospitalité bienveillante des illustres chevaliers de Malte. Chaque matin, il assistait à la messe dans l'église de Saint-Jean-de-Malte, montait ensuite dans les combles, où il s'était fait un petit pied-à-terre, et se rendait en ville, puis allait mendier son pain et exercer ses œuvres de miséricorde partout où il croyait entendre la voix de Dieu.*

*Voir : <http://www.amis-benoit-labre.net/didierchemins04.pdf>*

**? Décembre 1773** — Période présumée du passage de Benoît-Joseph Labre à Rians. Lors de son passage en Provence, Benoît-Joseph fut reçu très simplement mais avec bon cœur dans une petite maison de campagne, au Hameau des Bellons (Artigues, Var).

*Très touché de la bonne hospitalité, il témoigna sa reconnaissance en disant à « Maître Bellon » : « Au nom de Dieu, vous aurez vous et vos descendants le pouvoir de soulager les malheureux. »*

*En cette fin d'année 1773, à quelques kilomètres du village d'Artigues où une dizaine de familles vivaient encore de leur terre et de leurs troupeaux, un soir d'hiver, la neige tombait sur un chemin communal; les troupeaux étaient rentrés et un chemineau, misérablement vêtu, s'arrêta pour demander l'hospitalité; pour tout bagage il a une besace sur l'épaule et un bâton de coudrier pour guider sa marche. C'était, dit-on, Benoît-Joseph Labre, pèlerin mendiant, qui s'en revenait d'un pèlerinage à la Sainte-Baume. Il s'enfonçait lourdement dans la neige qui tombait à lourds flocons, harassé, s'appuyant sur son coudrier, le pèlerin avançait lentement, la neige fouettait son visage ; le froid glacial passait au travers de ses vêtements usés en lambeaux. En traversant le hameau des Bellons, il frappait aux portes des maisons, mais personne ne répondait.*

*... Allons, marche Benoît, marche ; mais tu entends bien l'abolement d'un chien, puis encore ce bruit de clochettes, c'est celui des brebis qui bêlent ... Benoît, est-ce que tu*

*rêves ou est-ce que tu dors debout ? Marche, marche Benoît, songe que cette bastide est ta dernière retraite pour la nuit ... Allez Benoît, il faut aller de l'avant ; il faut que tu frappes à cette porte ... Il le faut ... Mais Benoît épuisé tombe dans la neige. Au prix de quels efforts a-t-il pu siffler le chien, nul ne l'a jamais su, mais ce chien de berger a accouru, il a léché le nez du pèlerin comme pour lui dire « tu as besoin de moi, je suis là », puis il est reparti vers la bastide de son maître, il a gratté la porte et a fait son métier de chien ... Et ce pèlerin mendiant, Benoît-Joseph Labre, fut transporté chez Estienne Bellon, réchauffé, nourri avec le peu que possédaient les Bellons ...*

*Au petit jour, avant de reprendre sa route, car elle était encore longue, Benoît Labre concéda à Sébastien, son bienfaiteur, et à sa descendance le don de guérir, pendant sept générations, les fractures, entorses et maux de cet ordre. La tradition a voulu que ce don s'arrête à la 7<sup>ème</sup> génération.*

**C'est donc dans cette période (Décembre 1773 ou janvier, février 1774) que se situe son passage en Provence où il aurait logé une nuit au hameau des Bellons.**

Voir : <http://www.amis-benoit-labre.net/didierchemins03.pdf>

## **? 1773 — Passage à Alexandrie de la Paille et Quargnento.**

*Peut-être est-ce à cette période qu'il passa par Alexandrie de la Paille, située dans la région du Piémont dans la plaine du Pô, et distant d'environ 75 kilomètres au sud-est de Turin. Il s'arrêta ensuite au bourg de Quargnento où il entra dans l'église paroissiale des Saints Pierre et Dalmace, dont était curé le chanoine Charles-Félix Guasta. Il s'était agenouillé devant l'autel du Saint sacrement, près de celui du crucifix. En lisant son bréviaire, il attira l'attention du Prieur du chapitre, qui s'aperçut à son langage qu'il était français. Benoît-Joseph lui demanda de l'entendre en confession, il s'entretint avec lui plusieurs heures. Edifié de ses dispositions et de son langage, le Prieur le pressa de passer la nuit dans l'endroit mais il n'y consentit point et n'accepta de ce qui lui fut servi, qu'un peu de riz trempé dans l'eau. Pour le pain et le fromage qu'il emporta malgré lui, ce fut le lot des premiers pauvres qu'il rencontra à sa sortie du village. Quand il fut parti, le Prieur, qui l'avait accompagné jusqu'à la porte Morenso, disait : « Il va à Rome pour se faire saint mais il l'est déjà. En conversant avec lui, sa face me semblait celle de Jésus, tant elle était céleste et gracieuse! » Pour mieux conserver la mémoire de ce qu'il avait vu et entendu, il en fit une narration écrite, qu'il transmit en mourant à sa sœur, comme un héritage précieux. Il gardait un autre souvenir: c'était un livret que lui avait laissé le voyageur Benoît-Joseph Labre, et qui était intitulé : « Association pour bien mourir sous la protection des saints Anges gardiens, avec les choses qu'il faut observer pour en être »; et sur ce livret, il avait écrit: « Donné au prieur Gamboa, par un dévot pèlerin*

*français, qui avait tout abandonné dans sa patrie, pour venir en Italie vivre en ermite, et se mettre sous la conduite de quelque père spirituel. Ce 3 août 1773 » (2), le Pèlerin portait dans un sachet une assez forte provision de ces livrets, destinés à être distribués gratuitement pour propager cette dévotion. Plus tard, le curé Guasta s'étant appliqué sur le cœur le livret qu'il possédait, attribuait à l'intercession de Benoît-Joseph sa guérison inattendue d'un anévrisme, ainsi que celle de la sœur du Prieur, dont les convulsions cessèrent par le même moyen.*

*Les traditions de ses pérégrinations sur toutes les régions longeant la Méditerranée, à cette époque, ne le furent qu'a son retour d'Espagne.*

**(2) Note :** Le Père Desnoyers déclare que, sans cette date précise, nous aurions pensé que le prieur N. Gamboa, pouvait être le confesseur qui détermina la vocation de Benoît-Joseph à son passage dans le Piémont en 1770. Pour admettre cette hypothèse, il faudrait supposer que cette inscription n'avait été mise que postérieurement.

## Année 1774

**Jour de Pâques du Dimanche 3 avril 1774** — Troisième retour à Rome, où d'après le visa du baptistaire et les registres de l'établissement, Benoît logea les 7, 8 et 9 Avril 1774 à l'hospice de Saint-Louis.

*A Rome, le curé Rovira-Bonnet et l'abbé Réder témoignèrent que Benoît-Joseph, visitant un jour la Scala Santa, vit une veuve grandement affligée, par suite des extrémités auxquelles elle se trouvait réduite. Lui ayant demandé la cause de son affliction, il la consola par de bonnes paroles, et lui suggéra de présenter une pétition adressée à l'aumônerie apostolique, dont il s'offrit à lui faire le modèle. Cette femme ayant accepté, ils entrèrent dans la petite église de Saint Grégoire et Sainte-Marie impératrice, et il écrivit la demande sur un prie-Dieu qui se trouvait à l'entrée. Elle en fit faire la copie qu'elle envoya à son adresse, et garda l'original comme une relique. Plus tard elle eut un grand chagrin de ce que ce manuscrit lui avait été enlevé par quelque personne dévote.*

**Mardi 26 avril 1774** — Benoît-Joseph commence à fréquenter assidûment l'église de Notre-Dame des Monts.

*A Notre-Dame des Monts, Benoît-Joseph avait une dévotion bien vive envers la sainte Vierge. Dès sa première jeunesse, il regarda Marie comme sa mère, il en prit la livrée; puis il se fit connaître publiquement comme dévot serviteur de la Reine du ciel, en*

*portant toujours le rosaire suspendu au cou. Chaque jour, il récitait le rosaire. L'office de la sainte Vierge et d'autres pieuses prières; il ne cessait par toutes sortes de moyens de lui témoigner son respect et sa vénération. On ne pouvait le voir prier devant quelque image de cette bonne Mère sans être autant touché qu'édifié de la ferveur de ses hommages affectueux et des transports de sa tendresse pour elle. Ces pieux mouvements de son âme étaient surtout remarquables pendant les prières qu'il faisait dans les églises dédiées à la Mère de Dieu; il les fréquentait souvent, surtout celles qui renfermaient quelques monuments particuliers qui les avaient rendues plus célèbres. A Rome, sa prédilection était pour les églises de Sainte-Marie-Majeure et de Notre-Dame-des-Monts. Il se trouvait habituellement de grand matin à la porte de cette dernière, et dès qu'elle était ouverte, il y entrait pour faire son oraison devant la célèbre image qu'on voit au-dessus du maître-autel. Les Pères assurent que, pendant huit ans, le Serviteur de Dieu n'a pas manqué de passer tous les jours, lorsqu'il était à Rome, plusieurs heures en prières dans leur église, à genoux, immobile et avec la ferveur des saints. Des témoins le virent, quatre ans de suite, se mettre du côté où l'on a placé son tombeau ; les quatre dernières années, il changea de place, et se tenait de l'autre côté, auprès du grand autel où se trouve l'image miraculeuse.*

**? 1774 — Visite de la grotte de Saint-Benoît à Sacro Speco, de Subiaco et du monastère de Saint-Luc à Guarcino.**

*A Guarcino, Benoît-Joseph visita aussi le sanctuaire de Saint-Agnello, situé au-dessus du monastère de Saint-Luc. Dans le bourg, il fut logé chez une bonne femme que sa laideur avait fait surnommer la Béfana, (sobriquet qui équivaut en français à la fée Urgèle). Cette fée chrétienne lui apprêta un pain et quelque pitance pour le restaurer. Mais le Pèlerin, tenant les bras croisés et les yeux baissés à son ordinaire, ne finissait pas sa prière. Son hôtesse, voyant qu'il tardait tant à manger, lui en demanda la raison. « C'est, lui dit-il, que les pauvres doivent se contenter des restes de pain et non entamer un pain entier. » Il fallut, pour le satisfaire, qu'elle lui donnât des morceaux rompus. Ce trait de sa personnalité produisait toujours une grande édification.*

*Benoît-Joseph visita Subiaco et l'abbaye de Sainte-Scholastique, la grotte sacrée où Saint Benoît de Nursie trouva sa première retraite d'ermite.*

*Il existe une tradition d'après laquelle il couchait dans certaines grottes situées au-dessous de la ville, en imitation de Celui qui a rendu le Sacro Speco ou « Sainte Grotte » si renommé. Il y aurait été, comme en tant d'autres lieux, maltraité et bafoué par les enfants. Une femme, nommée Marie-Olive Santanoli, qui travaillait à des plantations de tabac, reçut de lui un pain de maïs, apprit de lui qu'au besoin il se nourrissait d'escargots, quand il ne trouvait pas de débris de légumes, et l'entendit lui prédire qu'elle aurait dans sa vie de grandes tribulations pour cause de mort. En effet,*

*cette femme vivait encore en 1839, elle avait perdu depuis longtemps son mari et tous ses enfants, et avait souffert de grandes misères avec beaucoup de résignation.*

**? 1774** — **Septembre ou octobre : quatrième pèlerinage de Benoît-Joseph à Lorette.**

**? 1774** — **Visite de diverses localités ou sanctuaires dans les Marches et autour de Lorette.**

*A Urbania, dans la région des Marches, en Italie centrale se trouvait un monastère de Bénédictines, dit de Sainte-Marie-Magdeleine. Un jour, vers midi, Benoît-Joseph s'y présenta pour recevoir l'aumône qui se distribuait au parloir. En arrivant à la porte, il était poursuivi par les huées d'une troupe d'enfants. La religieuse portière s'en aperçut et remarqua sa tranquillité; puis, quand elle lui eut donné un pain, elle le vit en partager la plus grande partie à deux pauvres femmes et ne s'en réserver qu'une petite portion. Ces actes de patience et de charité la frappèrent et ne sortirent jamais de sa mémoire.*

**? 1774** — **3<sup>ème</sup> voyage de Benoît-Joseph au sanctuaire d'Assise et 2<sup>ème</sup> voyage au mont Alverne.**

*En allant visiter le mont Alverne, il passa un jour près d'un moulin et demanda l'aumône, qui lui fut donnée par une femme. Comme il portait une besace qui paraissait bien ronde, elle voulut auparavant la tâter, soupçonnant qu'elle était pleine de pains; mais elle ne sentit que des pierres, qui lui firent juger que c'était une pénitence qu'il s'imposait. Ce trait nous rappelle un autre bruit semblable à une légende, qui courut dans ces cantons, que dans un village, où l'on bâtissait une église, Benoît-Joseph, pour contribuer à cette construction, avait été vu portant sur ses épaules une pierre d'un poids énorme, qui surpassait évidemment les forces humaines; ce qui fit crier au miracle et l'éloigna bien vite de ce lieu.*

**? 1774** — **Passage à Faenza, Ravenne, Bologne, Vérone, Milan et Turin.**

*Au départ de Toscane et en route pour la Haute Italie, le premier endroit où nous trouvons un souvenir de lui, c'est Faenza, où repose le corps de saint Pierre Damien chez les Cisterciens. Dans la journée que Benoît y passa, il eut soin de s'acquitter d'une commission dont l'avait chargé à Rome un sieur Thomas Vittené avec lequel il s'était un peu lié à cause de sa grande vertu, et dont le fils Gaspar exerçait à Faenza la profession de marchand joaillier. Sachant apparemment les projets de Benoît-Joseph pour la Romagne et la Suisse, ce père l'avait prié, s'il passait par Faenza, de visiter son fils, auquel il voulait par ce moyen procurer quelque édification. Benoît se présenta en effet chez ce dernier, qui l'accueillit et le retint à dîner; mais il fut impossible de lui faire accepter autre chose qu'une soupe aux légumes, parce que c'était la vigile d'une*

fête. Il refusa l'offre d'y passer la nuit, en disant que Dieu y avait pourvu. Comme il annonça son dessein d'aller à Sainte-Catherine de Bologne, le joaillier, édifié de son abstinence et de sa pauvreté, voulut lui donner une assez forte aumône. Benoît, en acceptant, lui dit qu'il n'en perdrait pas la jouissance, voulant lui faire comprendre que cette pièce serait distribuée aux indigents à son intention. Au moment de se séparer, Vittené se recommandait à ses prières et Benoît-Joseph lui répondit : « Moi, je ne suis qu'un pécheur, mais les prières de votre père sont bien plus efficaces que les miennes. » Il parcourut encore quelques autres localités du diocèse de Faenza, où son insigne piété lui fit donner la qualification d'homme de Dieu.

(Faenza est une ville, située dans la province de Ravenne en Émilie-Romagne, dans le nord-est de l'Italie.)

A Ravenne, nous trouvons également le témoignage d'un chanoine de la métropole, Barthélemy Centofanti, que nous laisserons parler, parce qu'il raconte des faits personnels. « J'ai connu, dit-il, le bienheureux B.-J. Labre, lorsqu'il s'arrêta pendant sept ou huit jours à Saint-Blaise d'Argenta, du diocèse de Ravenne, et non loin de cette ville. J'avais alors environ onze ans. J'atteste l'avoir vu demeurer longtemps en oraison, devant le saint Sacrement dans l'église de Saint-Blaise. Bien plus, comme j'allais tous les jours à l'école chez le curé de cette paroisse, je puis affirmer que le trouvant prosterné la face contre terre et les bras étendus sur le pavé, je me faisais quelquefois un jeu et un malin plaisir de marcher en passant sur ses pieds et ses mains, sans qu'il montrât le moindre ressentiment de ces actes insolents, et sans qu'il fît aucun mouvement pour changer de posture. De même hors de l'église, je me divertissais à lui faire des avanies; mais au lieu de s'en offenser, il me répondait par un sourire. Pendant son séjour, il ne logea chez personne, et se couchait, pour dormir la nuit, sous une haie le long du Reno, qui coule à peu de distance de la bourgade ; et de jour, je le voyais passer sur la chaussée qui borde cette rivière, toujours avec une contenance qui faisait l'admiration des gens sensés; aussi plusieurs conçurent pour lui une telle vénération, qu'ils le regardaient comme un saint. » Ce bon chanoine, qui signe sa déclaration faite récemment à un âge très avancé, témoigne ensuite son repentir des fautes que lui avait fait commettre la légèreté de l'âge.

Dans cette même ville, Benoît se présenta un jour de très tôt le matin, dans une église, au vicaire de la paroisse, pour demander à se confesser. Celui-ci, sans le connaître, le fit entrer au presbytère et l'entendit; après quoi il dit à son curé: Ce matin, j'ai confessé une grande âme du bon Dieu. » Dès cette époque (d'après les témoignages), circulait parmi les populations de ces contrées, le renom de sainteté accroché au pèlerin Benoît-Joseph, et déjà il circulait son portrait qui avait été dessiné à la dérobée car le vicaire qui confessa Benoît-Joseph, en avait un exemplaire en main.

**? 1774 — Passage à Brisighella à la collégiale Saint-Michel et de Jean le Baptiste et au sanctuaire marial de Monticino.**

*Brisighella est une commune de la province de Ravenne dans la région d'Émilie-Romagne en Italie. Elle culmine à 115 mètres d'altitude sur les pentes de l'Apennin toscan-romagnol et domine la vallée du Lamone, qui, de Ravenne (44 km) passe par Faenza (13 km) et mène à Marradi (36 km) en Toscane.*

*A Brisighella, le sanctuaire de Monticino fut dédié à Notre-Dame en 1758. Chaque année, une fête médiévale a lieu dans la ville entre fin juin et début juillet. Sur la place centrale, la Piazza Carducci, est fixée la collégiale, placée sous le vocable de Saint-Michel et de Jean le Baptiste, à l'intérieur duquel se trouve l'autel sur lequel est stockée une madone sur bois, datant du XV<sup>e</sup> siècle, et une adoration des Mages, placée dans la chapelle de Saint Antonio. Le souvenir du passage de Benoît-Joseph, est représenté sur un tableau à Brisighella illustrant sa visite au Sanctuaire en 1774 et adressant la prière du psaume 121 à la vierge Marie, gardienne du lieu.*

**Nous ne pouvons mentionner tous les lieux où des traditions, des légendes, annoncent d'avoir eu la visite du saint Pèlerin, il faudrait nommer presque tous les sanctuaires d'Italie.**

**Du samedi 10 au lundi 20 décembre 1774** — A cette période, il y a trace d'une visite au corps de saint Claude, dans la ville de ce nom, et d'un certain séjour à Gray et à Besançon, pour vénérer le saint suaire, conservé alors dans la cathédrale. Passage à Maïche en Franche-Comté, où il lui est délivré un passeport pour Rome, et dans le voisinage de Baume-les-Dames.

**? 1774** — Passage à Saint-Nicolas-de-Port.

*En 1774, Benoît-Joseph Labre passa plusieurs jours dans cette ville et assista à la procession traditionnelle. Au cours de ce séjour, il intercédait auprès de saint Nicolas pour obtenir qu'une jeune fille, accusée injustement de vol, soit réhabilitée. Elle vint trouver Benoît-Joseph à l'église, d'où il ne sortait guère qu'à la nuit, et lui racontant fidèlement les choses, à prier Dieu pour elle, afin qu'il manifestât son innocence. Benoît le fit, et deux jours après, le coupable restitua, par son confesseur, les effets que cette pauvre fille était accusée d'avoir pris. On raconta dans toute la contrée que les prières du pèlerin furent entendues et la jeune fille innocentée et son honnêteté reconnue. Il est indéniable que le passage de ce pèlerin avait marqué durablement les esprits, puisqu'un curé de la paroisse, qui est très probablement, Charles le Bègue de Girmont, (lui-même défenseur des pauvres), au moment où Benoît-Joseph Labre venait en 1860 d'être auréolé à Rome, avait l'ardent désir d'installer sa statue parmi celles des autres saints. Aujourd'hui, cette statue est toujours visible dans la cathédrale de Saint-Nicolas-de-Port.*

**? 1774** — Benoît visita plusieurs des nombreux sanctuaires de l'est de la France, la Lorraine et la Franche-Comté, soit avant, soit après ses pèlerinages en Suisse et en Allemagne.

*Benoît-Joseph passa par Gray après son séjour à Saint-Nicolas-de-Port. S'étant reposé, à quelque distance de la ville, sur les bords de la Saône, il vit tomber dans cette rivière un jeune homme de quinze à seize ans. A l'instant, Benoît se jette à l'eau, quoiqu'il ne sût point nager, mais il réussit néanmoins à retirer de l'eau très froide le corps inconscient du malheureux enfant. Alors Benoît, tout fatigué qu'il était, courut à la ville et, comme si Dieu l'eût conduit par la main, il arriva que la première maison où il s'adressa pour demander du secours, était celle même du malheureux jeune homme. Son père accourut et le ramena évanoui, et ce ne fut qu'après beaucoup de soins que l'on parvint à le ranimer. Mais une fièvre affreuse succéda le lendemain, et trois jours après, l'on craignit pour sa vie. Cependant notre Benoît-Joseph ne le quittait pas; les discours rassurant qu'il tenait à ce pauvre jeune homme, le faisaient regarder par les parents comme un homme envoyé du Ciel; ils allèrent même jusqu'à espérer que, s'il voulait bien faire pour lui une neuvaine en l'honneur du saint suaire, leur fils recouvrerait la santé. Benoît-Joseph ne se refusa point à leur désir et partit aussitôt pour Besançon. Ces honnêtes gens reconnurent, dès le premier jour de la neuvaine, l'effet des prières du Serviteur de Dieu. Le neuvième jour, le père du malade vint lui dire à Besançon que son fils était parfaitement guéri et le pria de mettre le prix qu'il voudrait au service qu'il venait de lui rendre en sauvant deux fois son fils de la mort. Benoît-Joseph lui dit que c'était à Dieu seul qu'il devait la santé de son fils et n'accepta de lui que deux écus de six francs, qu'il distribua aux pauvres en sa présence.*

*(Baume-les-Dames est une commune française, située dans le département du Doubs et la région Franche-Comté, Gray est située dans le département de la Haute-Saône et la région Franche-Comté et Maîche est située dans le département du Doubs et la région Franche-Comté, à une dizaine de kilomètres de la frontière franco-suisse.)*

*A Maîche, il lui fut délivré un passeport pour Rome par le sieur Nicolas Bulliard.*

*Je soussigné, Jean Nicolas Bulliard, greffier des terres, justice et seigneuries de Maîche et la Franche-Montagne, au comté de Bourgogne, Baillage de Baume, certifie à tous qu'il appartiendra que le nommé Benoît-Joseph Labre, natif de la province d'Artois, muni de bons certificats, lequel âgé de vingt-six ans, de hauteur de cinq pieds et quelques pouces, les yeux un peu gris, les cheveux châtain, le visage un peu long ainsi que le nez et le teint un peu pâle, lequel souhaite aller à Rome pour y visiter les lieux saints ; ainsi l'on prie tous ceux qui sont à la peine de le laisser passer librement partout et réciproque sans aucun trouble ni empêchement, mais au contraire lui procurer toute assistance en cas de besoin, promettant en réciproque en auditoire Justice et Seigneurie avec ordre à loi partout où il passera de se conformer aux ordres et ordonnances requises dans les dits lieux où il doit passer.*

*Pourquoi je lui ai donné le présent certificat pour lui valoir et servir partant que de raison ce que dessus certifie véritable : Pour vérité de quoi j'ai apposé mon cachet ordinaire en cire d'Espagne rouge.*

*Fait au greffe de la dite Justice de Maîche, ce 20 Décembre Mil sept cent soixante et quatorze.*

*De nos jours une statue dans l'église Saint-Pierre à Maîche commémore le passage du pieux Pèlerin en cet endroit. D'après le témoignage de l'Abbé Mariotte cette statue rappelle son passage au lieu-dit Romboz, à la ferme de la famille Cartier en décembre 1774.*

*Voir : <http://www.amis-benoit-labre.net/didierchemins05.pdf>*

**? 1774 — Départ pour la Suisse et l'Allemagne. Passage à Wirlingen, dans le canton de Zurich.**

*En Suisse, on raconte que Benoît-Joseph, dans un de ses pèlerinages à Einsiedeln, arriva vers le soir dans le village de Wirlingen, au canton de Zurich, et qu'il alla demander le pain de l'aumône devant la demeure du curé. Le lendemain, on le trouva de bonne heure à l'église, priant avec une grande ferveur. Vers midi, la domestique du curé le vit encore dans la même position et en avertit son maître qui, frappé de la piété de ce pauvre, renvoya sa servante pour l'inviter à dîner avec lui. Benoît refusa par suite de sa discrétion et de sa modestie ordinaires; mais il pria cette fille de vouloir bien demander un vieux bréviaire pour lui au curé. Celui-ci, encore plus surpris de la demande que du refus, lui fit dire de venir tout de suite au presbytère. Benoît-Joseph obéit sur-le-champ à ce qui lui parut une injonction, et se soumit à dîner avec le prêtre qui lui adressa mille questions et qui ne pouvait s'étonner assez de découvrir un tel joyau sous une pareille enveloppe. Aussi, touché de tant de sagesse et de piété, il se priva bien volontiers d'un exemplaire de bréviaire en faveur d'un saint : c'était un moyen sûr d'avoir part à ses prières.*

## 1775, année du Jubilé

*Le Pape Clément XIV promulgua le Jubilé pour 1775, mais il ne put l'ouvrir car il mourut trois mois avant l'ouverture solennelle, qui fut faite par le nouveau Pontife Pie VI.*

*Quand notre Pèlerin pénétra dans le pays de Bade-Wurtemberg, il passa par un village dans lequel il fut assailli par les moqueries et les insultes d'enfants désœuvrés; et, là comme ailleurs, on remarqua son imperturbable sérénité. On peut voir dans ce tableau chronologique les dates et les preuves de ses allées et venues dans toute cette contrée, sur lesquelles nous ne pouvons malheureusement dire autre chose. Ainsi rien*

*n'est plus certain que son passage à Constance (Konstanꝰ en allemand), où il paraît qu'il s'arrêta quelque peu. Il visita Waldshut-Tiengen, Fribourg en Suisse, Häggenschwil, Wattwil, qui furent peut-être pour lui de simples lieux de passage, comme aussi Lucerne, Sargans et Coire, d'où il se dirigea par Milan sur Rome, qui marque son quatrième retour dans la capitale romaine, en septembre 1775.*

**Samedi 11 février 1775** — Le passeport de Maïche est visé pour Konstanꝰ au nom du cardinal-évêque François de Rodi.

*Konstanꝰ (Constance en français) est une ville d'Allemagne, située dans le sud du Land de Bade-Wurtemberg.*

**Lundi 13 février 1775** — Arrivée et séjour à Konstanꝰ et aux environs.

**Lundi 13 mars 1775** — 1<sup>er</sup> pèlerinage à Einsiedeln, au sanctuaire de Notre-Dame-des-Ermites, dans le canton de Schwyz, et séjour d'environ trois semaines.

*Einsiedeln, est une commune suisse du canton de Schwyz, située dans le district d'Einsiedeln. Il s'y trouve une Vierge noire dans une abbaye qui est un lieu de pèlerinage et une étape du pèlerinage vers Saint-Jacques-de-Compostelle.*

**Lundi 3 avril 1775** — Course en Allemagne avec un passeport délivré ce jour à Einsiedeln, au nom du prince-abbé. Visite des sanctuaires du pays de Bade.

**Vendredi 21 avril 1775** — 1<sup>er</sup> Passage à Waldshut-Tiengen, près de la Forêt-Noire, où il y a un calvaire et plusieurs sanctuaires, entre autres celui de Saint-Blaise. Nouveau passeport pour Rome au nom de Marie-Thérèse, impératrice régnante.

*Waldshut-Tiengen est une ville allemande, située à la frontière suisse, dans le sud-ouest du Bade-Wurtemberg. Cette même ville garde bien vivant le souvenir du passage de Saint Benoît Labre en 1775 et en 1776. À son retour d'Einsiedeln, celui-ci se rendit à Waldshut en pèlerinage à la chapelle du Mont du calvaire. De nos jours, sur la façade d'un immeuble à vocation sociale, la "Haus Benedikt" (Maison de Benoît), nous retrouvons une magnifique peinture du saint Pèlerin, exécutée par C. Bersche (1931). Waldshut, est située à quelques kilomètres de la ville de Freiburg-im-Breisgau (Allemagne), En 1715, la famille Straubhaar, à qui importait le développement de la ville, fit ériger une église sur le Mont du Calvaire. Se trouvant à l'endroit même où avait été posée une croix à la fin de la guerre de Trente ans, elle est devenue un lieu de pèlerinage très apprécié. En 1775, le pèlerin Benoît-Joseph Labre*

*visita ce lieu. C'est encore aujourd'hui un lieu de pèlerinage pour beaucoup de paroisses voisines.)*

Voir : <http://www.amis-benoit-labre.net/hausbenedictwaldshut.html>

**Samedi 13 mai 1775** — Passage à Häggenschwil, d'après visa.

*Häggenschwil, est une commune suisse du canton de Saint-Gall, située dans le district de Saint-Gall.*

**Lundi 22 mai 1775** — Passage à Wattwil, d'après visa.

*Wattwil, est une commune suisse du canton de Saint-Gall, située dans le district de Toggenburg.*

**Jeudi 1<sup>er</sup> juin 1775** — Départ pour Rome, passage à Pfaffnau et visite de l'abbaye de Saint-Urbain, au nord de Lucerne.

*Canton de Lucerne: Pfaffnau, monastère cistercien de St. Urban. Il fut établi au 12<sup>ème</sup> siècle. Des actes de la commune lucernoise de Pfaffnau montrent qu'un monastère existait bien à cet endroit en 1275. Une chapelle est aussi mentionnée à cet endroit en 1687. L'ensemble architectural de ce monastère date des années 1680 - 1760 environ. Il s'agit donc d'une église et d'un couvent de style baroque: en fait, l'ensemble du monastère a été bâti dans la première moitié du 18<sup>ème</sup> siècle par le maître architecte Franz Beer du Vorarlberg. C'est actuellement un exemple rare et considérable d'un monastère cistercien baroque en Suisse et dans le monde. Pfaffnau est une commune suisse du canton de Lucerne.*

**Mercredi 28 juin 1775** — Passage à Lucerne où est délivrée une lettre de recommandation du nonce apostolique.

**Du 1<sup>er</sup> au 13 juillet 1775** — 2<sup>ème</sup> pèlerinage à Einsiedeln à Notre-Dame-des-Ermites, passeport visé. (Benoît-Joseph y séjourne 13 jours.)

*A Einsiedeln, on se souvient seulement d'une manière vague de sa mortification surprenante, de ses nuits passées en plein air, de son refus des aumônes, de sa « solidarité » envers les autres, il se présentait à la porte du couvent pour y recevoir la soupe, et enfin de sa grande dévotion pour le fameux sanctuaire. Les registres et archives du monastère ont péri en 1797 lors de l'invasion des hordes révolutionnaires de la République française, conduites par le général Brune, voulant s'emparer du trésor de Berne, en envahissant les cantons de Fribourg, Zurich, Lucerne, Soleure qui furent dévalisés, pillés, sur ordre du ministre de France un certain Joseph Mengaud.*

*Les rapines révolutionnaires des hommes à la bannière tricolore firent perdre à l'histoire tous les documents ou presque susceptibles de faire la lumière dans cette période de l'histoire.*

**Dimanche 16 juillet 1775** — Passage par Sargans pour Coire, d'après visa.

*Coire est une commune et une ville suisse, chef-lieu du canton des Grisons et du district de Plessur. Sargans est une commune suisse du canton de Saint-Gall, située dans le district de Sarganserland.*

**Lundi 24 juillet 1775** — Passage par Milan, d'après visa.

*Milan est une ville d'Italie, située dans le nord de la péninsule. Capitale de la région et partie occidentale de la Lombardie, Milan est à 50 km au sud de la frontière suisse.*

Puis intervalle, pendant lequel Benoît-Joseph visita sans doute les sanctuaires de Lombardie, sans qu'il en soit resté de trace réelle...

**Jeudi 7 septembre 1775** — 4<sup>ème</sup> retour à Rome, d'après le visa du passeport de Maïche, reconnu à Saint-Louis.

*Nota : Toutes les dates précédentes sont certaines. Mais à cause du manque de documents, c'est à peu près tout ce que nous savons de cette excursion de Benoît-Joseph à travers l'Allemagne et la Suisse.*

## Année 1776

**? 1776** — Prolongation de séjour à Rome.

Benoît-Joseph devient un sujet d'observation à Notre-Dame des Monts, à Saint-Sylvestre-aux-Monts, à Saint-Pierre-ès-liens, à Saint-François de Paule et en d'autres églises.

*L'assiduité habituelle à Notre-Dame des Monts donna lieu à Benoît de fréquenter souvent aussi les églises du voisinage à l'église Saint-Sylvestre et à celle de Saint Martin-ès-monts, desservie par les Pères carmes et attendant à leur beau couvent. Là, Benoît se retrouvait avec des pauvres et assistait fréquemment aux instructions qui s'y faisaient, particulièrement à l'explication de l'Écriture sainte, les dimanches après-midi, laquelle était suivie du chant des litanies et de la bénédiction. Il visitait assidûment la basilique de Saint-Pierre-ès-liens, desservie par des religieux qui sont les anciens chanoines réguliers de Latran, ainsi que l'église des Minimes calabrais, dédiée à Saint-François de Paule, leur compatriote et leur fondateur. Au-devant règne une esplanade dont le pourtour est orné d'un chemin de croix en chapelles et d'un oratoire*

*spécial où Benoît-Joseph assista plus d'une fois à la cérémonie. Ces lieux de culte furent les témoins des allées et venues de notre pèlerin, qui pendant des années, n'a cessé de hanter ce quartier et de le traverser en tout sens.*

**? 1776** — Il y a des indices d'une quatrième visite à Assise, en se rendant à Lorette.

**Dimanche 4 février 1776** — 5<sup>ème</sup> pèlerinage à Lorette, d'après un certificat et le visa de l'acte baptistaire, en date du 12 février 1776.

*À Lorette, M. Valeri, qui desservait la sacristie, rend témoignage, qu'à l'heure des repas, lorsque tout le monde sortait de l'église, Benoît-Joseph, oubliant les besoins de son corps, allait se placer dans un coin de l'église où il croyait n'être point aperçu. Là, on le voyait, avec un visage enflammé, se frapper la poitrine, et par d'autres actions extérieures, donner libre cours à ses pieux exercices.*

*Ce même ecclésiastique avait remarqué l'extrême attention du Serviteur de Dieu à cacher tout ce qui pouvait donner bonne opinion de lui. Pendant tout le temps de son séjour à Lorette, non seulement ce pieux Pèlerin ne demandait point l'aumône et il refusait même ce qui lui était offert, si, ce qu'on lui présentait, excédait ses besoins. Les ecclésiastiques du lieu lui cherchèrent dans la ville un logement où il put passer la nuit, afin de lui épargner la fatigue d'aller tous les soirs à une grange fort éloignée, où il prenait ordinairement son gîte, et de revenir ensuite tous les matins à l'église. Ils parvinrent à lui en trouver un chez le sieur Sori. Benoît-Joseph accepta avec reconnaissance ; mais comme on lui eut préparé une chambre avec un lit, il trouva ce logement trop somptueux pour un pauvre. On lui en offrit un autre, au-dessous de la rue ; il le trouva plus assorti à son état et il l'accepta.*

*Le sieur Sori lui offrit quelquefois des mets de sa table, mais il le remercia constamment. Un pauvre, disait-il, ne doit point se nourrir des viandes destinées aux riches mais il doit se contenter de leurs restes. Aussi toutes les fois qu'on lui présentait un pain entier, il n'y touchait point, ne se croyant digne de manger que des morceaux. C'était le même scrupule pour toute autre nourriture. Il ne mangeait jamais que des restes.*

**? 1776.** — Nouveau départ pour l'Allemagne et la Suisse.

**Dimanche 9 juillet 1776** — 3<sup>ème</sup> et dernier pèlerinage à Einsiedeln, d'après passeport donné pour Rome à la chancellerie du prince-abbé.

*Notre-Dame-des-Ermites ne reverra jamais plus Benoît-Joseph après cette date.*

? **Juillet 1776** — Trace d'un séjour à Coblenche à la même époque

? **Juillet 1776** — Passage à Mariastein et à Metzlerlen.

*A Mariastein, il passe trois jours entiers dans la chapelle souterraine du célèbre monastère. Il venait d'Alsace, du pèlerinage de Notre-Dame-des-Trois-Épis. Une demi lieue environ avant d'arriver à Mariastein, il demanda l'aumône à la porte d'une maison du village de Metzlerlen. Il s'adressait à de bons chrétiens qui, touchés de la misère et de l'honnêteté de ce mendiant, l'invitèrent à entrer chez eux, le firent souper à leur table et lui offrirent enfin à coucher Benoît-Joseph accepta. Les trois jours qu'il demeura en prière à Mariastein, il revint chaque soir passer la nuit à Metzlerlen. Sa charitable hôtesse, Anna Maria Widolf, l'obligea charitablement à accepter une paire de souliers. Les habitants de Metzlerlen et les pèlerins de Mariastein étaient grandement édifiés et proclamaient ce mendiant un saint. La peinture sur verre est une des industries de cette contrée. Avant le départ de l'admirable pèlerin, ses hôtes firent appeler un homme du village, expert à ce métier et il fit de Benoît-Joseph un portrait qui fut conservé avec le plus grand soin dans la famille. Vers 1860 (?), un des religieux de Mariastein, appelé à Metzlerlen pour administrer une vieille femme, engageait la moribonde à se recommander au saint pauvre à qui l'Eglise venait de décerner les honneurs de la béatification. La vieille demanda aussitôt si ce nouveau Bienheureux n'était pas ce mendiant-là même dont elle avait le portrait, pendu à la muraille. Elle disait se rappeler fort bien avoir vu ce pauvre en 1776. Elle était toute petite, mais sa première impression ne s'était jamais effacée. Son père et sa mère avaient toujours pris soin de la maintenir. Ils réunissaient, en effet, leurs enfants autour du précieux et grossier portrait et les entretenaient des vertus du saint mendiant qu'ils avaient eu le bonheur de recueillir. De nos jours, ce petit tableau se trouve dans la bibliothèque du monastère de Mariastein.*

**Dimanche 20 août 1776** — 2<sup>ème</sup> et dernier Passage à Waldshut-Tiengen, d'après son visa. (Dernier pèlerinage de Benoît-Joseph au Mont du Calvaire.)  
À l'automne, Benoît-Joseph est de retour à Rome.

## Année 1777

(Les grands pèlerinages sont terminés.)

*A partir de 1777, Benoît-Joseph est exténué et se fixe à Rome, dont il ne s'absente guère, désormais, que pour un pèlerinage annuel à Lorette. Le manque de traces et de témoignages laisse ignorer l'emploi des mois précédents et l'époque précise du cinquième retour à Rome.*

? — 5<sup>ème</sup> séjour à Rome.

*A son retour à Rome, il fut reconnu par diverses personnes qui l'avaient remarqué précédemment. Nous n'en citerons qu'une seule. Au commencement de l'Avent et du mois de décembre, l'exposition des quarante heures avait lieu à Saint-Jean de Latran. Marie-Dominique Bravi, qui demeurait momentanément sur le chemin qui conduit de cette basilique à celle de Sainte-Marie-Majeure, voit passer celui qu'elle appelait son pauvre, et qui s'y rendait assez tard en toute hâte. Il lui vient en pensée qu'il y va pour y faire l'adoration pendant la nuit et elle l'arrête pour le lui demander. Il prononça quelque demi parole à son ordinaire et l'accompagna de son serrement d'épaules, qui fit présumer à cette pieuse dame, qu'il en aurait bien le désir, mais qu'on ne le lui permettrait peut-être pas. Alors elle sentit une impulsion intérieure d'aller elle-même à Saint-Jean et de parler à un gardien, de qui elle obtint, non sans peine, qu'on fît entrer son protégé dans une tribune. Benoît fit d'abord quelque difficulté d'accepter cette permission, parce que c'était l'ombre d'une distinction : cependant il s'y rendit, lorsqu'elle l'y eut invité pour l'amour de Dieu et par esprit d'obéissance.*

*Quelque temps après, suivant un rapport fait à cette dame, Benoît-Joseph, passant sur la place de Saint-Marc, reçut une pièce de monnaie. Quelqu'un fit l'observation que cette pièce ne servirait à rien d'autre qu'à faire boire un verre de vin de plus; mais le Serviteur de Dieu avait déjà donné la pièce à un autre pauvre. Celui qui avait fait l'aumône, irrité de la voir méprisée, vint frapper Benoît de son bâton. Marie-Dominique, pour s'assurer du fait, profita de la première rencontre avec son pauvre: Quelle belle chose, lui dit-elle, que d'être maltraité pour l'amour de Dieu! On reçoit l'aumône, et puis au lieu de se l'approprier, on s'attire la bastonnade! En disant cela, elle examinait attentivement la contenance de Benoît-Joseph, qui, sans mot dire, sourit d'une manière insolite, et leva les yeux au ciel en faisant un certain mouvement. Elle interpréta ces gestes comme un signe du plaisir qu'il avait pris dans cette humiliation, et de l'action de grâces qu'il en rendait à Dieu.*

? Mars 1777 — Au milieu du carême, sixième pèlerinage à Lorette (Pâques, le 30 mars) et séjour jusqu'après les fêtes de Pentecôte.

? — Sixième retour à Rome et fixation de domicile habituel.

**Année 1778**

? **Avril 1778** — 7<sup>ème</sup> pèlerinage à Lorette. (Pâques, le 19 avril)

*A Lorette, un prêtre « vit que ce pauvre avait passé la nuit sur le pavé, à l'extérieur de l'église, devant l'une des portes latérales. Touché à la fois de compassion et de dévotion, il ne put s'empêcher de dire à l'inconnu : Pourquoi donc avez-vous dormi en cet endroit? Ne savez-vous pas que le froid et le courant d'air du clocher peuvent vous faire mourir? A quoi l'inconnu répondit avec modestie : Dieu le veut ainsi. » On eut ensuite de la peine à lui faire accepter un réduit dans quelque maison de la campagne, « Quant à sa nourriture, il faisait son repas ordinaire des herbages jetés des fenêtres, des feuilles de salade, de choux et autres semblables. Il donnait aux pauvres ce qu'il recevait en aumône.»*

? **Avril 1778** — Première rencontre avec Georges Zitli (3).

*En 1778, époque à laquelle nous sommes arrivés dans l'histoire du Serviteur de Dieu, la piété avait fait entreprendre à ce fervent catholique le pèlerinage de Lorette, à pied, malgré son grand âge, et il en revenait au mois d'avril sur la route de Rome, lorsque dans un village il vit une hôtellerie et s'y présenta pour prendre son repas. Près d'y entrer, il aperçut, à côté de la porte et appuyé contre le mur, un pauvre mal vêtu, qui semblait par son extrême faiblesse ne pouvoir se tenir debout. Ses mains étaient croisées sur sa poitrine, sa tête baissée, ses yeux attachés à la terre. A cette vue, il se sent fortement ému de pitié, surtout à raison de la modestie surprenante qu'il remarque dans ce jeune indigent. Il s'approche et lui dit en italien : « Vous paraissez bien fatigué, auriez-vous besoin de manger? Le pauvre, sans mot dire, fait un signe de tête affirmatif. Alors Zitli l'invite à entrer avec lui et à partager son modeste dîner ; l'invitation est acceptée avec un accent qui fit connaître au Persan habitué à voyager en France, que son invité était français, comme déjà la physionomie le lui avait fait soupçonner. Avant et pendant ce sobre repas, l'ex-trésorier interrogea le Serviteur de Dieu sur son nom, sa patrie, sa demeure, ses antécédents et le but de son voyage. Comme Saint Louis, qui signait Louis de Poissy, Benoît répondit : « Je m'appelle Joseph d'Amettes. — Je suis français. — Je demeure à Rome. — Je vis en pèlerin. — Je vais à Lorette. » Ces brèves réponses furent à peu près les seules paroles que la politesse obtint de Benoît en réponse aux questions du vieillard, qui fut beaucoup plus explicite pour apprendre à son convive qui et d'où il était et quel âge il avait. Benoît-Joseph, entendant qu'il était né en Perse, lui demanda vivement: « Vous n'êtes donc pas chrétien? — Assurément, je le suis, depuis plus de trente ans. Grâce à la miséricorde divine, j'ai reconnu les impostures de Mahomet, et j'ai embrassé la religion de Jésus-Christ. — Je vous en félicite, répliqua le Pèlerin; restez et vivez fidèlement dans le sein de l'Eglise, et n'ayez pas de doute. Pour moi, je remercie Dieu d'être né dans la vraie foi et d'avoir été élevé par des parents catholiques.» Et son langage s'était animé en prononçant ces paroles. Après la rencontre, chacun s'était remis en*

marche en sens opposé. Le jour suivant, Zitli s'arrêtait dans un hameau, sous un arbre, pour s'abriter du soleil et calmer sa lassitude. A ce moment, sort d'une maison une femme qui tenait un petit enfant dans ses bras, et l'instant d'après, sort d'une autre maison une autre femme qui demande à la première ce qui lui est arrivé. « Je m'étonne, lui disait-elle, que votre bambin ne crie pas à l'ordinaire. Comment va-t-il ? » La mère répond toute joyeuse : « Il va bien grâce à un pèlerin qui passa par ici, il y a deux jours. C'était un pauvre jeune homme, maigre, défait, ayant la barbe rousse, vêtu d'une sorte de manteau cendré tout déchiré, qui me pria pour l'amour de Dieu de vouloir bien lui donner l'hospitalité. Je le conduisis à l'étable où je lui fis un lit de paille. Il s'aperçut en y allant que mon enfant criait et pleurait beaucoup, et il me demanda ce qu'il avait. Je lui dis que depuis plusieurs jours il était très malade, sans que je pusse savoir ce qui le faisait souffrir, et qu'il n'avait de repos ni le jour, ni la nuit. Alors le bon étranger s'approcha et lui mit les mains sur la tête en me disant : Rassurez-vous, il ne pleurera plus. En effet, l'enfant se calma aussitôt et dormit paisiblement toute la nuit suivante. Depuis ce moment, il n'a plus souffert. Le lendemain, c'est-à-dire hier, de bonne heure, je courus à l'étable pour remercier ce pauvre et lui donner quelque aumône; mais je ne le trouvai plus; il était déjà parti. »

Aussi, trois mois après, le rencontrant sur la place de la Trinité du Mont, il l'accoste et s'informe de l'époque de son retour à Rome. « Il n'y a pas longtemps, dit Benoît-Joseph. — Où logez-vous? — Je n'ai pas de domicile. » Alors Zitli lui demanda s'il n'était point passé par tel hameau avant leur rencontre, ajoutant qu'une habitante de cet endroit aurait voulu le remercier d'avoir guéri son enfant. Le Serviteur de Dieu répondit seulement qu'il n'avait pas voulu s'y arrêter longtemps, afin d'arriver plus promptement à Lorette. Le Persan sut apprécier ce subterfuge d'humilité, et plein d'admiration, il cherchait à lui prendre les mains pour les baiser, comme instruments d'un miracle. Benoît s'en aperçoit, les retire à la hâte et s'esquive rapidement. Deux ou trois jours après, en souvenir de la charité dont il avait été l'objet, le Bienheureux vient trouver son bienfaiteur à l'entrée de l'église des capucins, qui lui avait été indiquée comme lieu de rencontre, profère quelques paroles de reconnaissance et se met en prière, sans répondre à l'invitation que lui fit le Converti de venir le visiter dans sa demeure. Il s'établit ainsi une sorte d'intimité entre ces deux serviteurs de Dieu, et ils se revirent ordinairement une ou même deux fois la semaine. Quelquefois Zitli lui offrait chaussure, chemise ou autre objet dont il le voyait dépourvu ; il lui renouvelait l'invitation de venir les recevoir chez lui : mais jamais il ne put l'y faire consentir, ni lui faire rien accepter. Le vieillard disait parfois à son ami : « Mais, mon cher Joseph, vous vous laissez manquer de tout; c'est pousser trop loin le dénuement : comment pouvez-vous vivre dans un état si sordide? — Oh! Ne craignez rien, lui répondait le saint jeune homme, je suis parfaitement content de ma situation. »

**(3) Note :** Voir année 1782 Georges Zitli.

? 1778 — 7<sup>ème</sup> retour à Rome, et reprise des mêmes habitudes.

## Année 1779

Avril 1779 — 8<sup>ème</sup> pèlerinage à Lorette. (Pâques, le 4 avril 1779)

? 1779 — 3<sup>ème</sup> visite au sanctuaire de l'Alverne.

*Le froid, la pluie, le chaud, la boue, rien ne pouvait suspendre ses marches accoutumées, et ne cherchant même pas à s'en préserver après son départ de Lorette, Benoît-Joseph passa de nouveau et pour la troisième fois au sanctuaire de l'Alverne.*

? 1779 — 8<sup>ème</sup> retour à Rome.

? Juin 1779 — Entrée à l'hospice évangélique pour résidence de nuit.

## Année 1780

? Mars 1780 — 9<sup>ème</sup> pèlerinage à Lorette. (Pâques, le 26 mars 1780). Commission remplie (23 mars 1780) au monastère de Sainte-Claire, à Montelupone.

*Benoît-Joseph accepte le logement nocturne chez les époux Sori.*

Mardi 26 mai 1780 — Départ de Lorette, après vingt-deux jours d'hospitalité, le lundi après la Trinité.

Jeudi 18 juin 1780 — 9<sup>ème</sup> retour à Rome ; entrée à l'hospice.

## Année 1781

? Avril 1781 — 10<sup>ème</sup> pèlerinage à Lorette (Pâques 15 avril); l'arrivée a lieu seulement le 22 avril 1781 ; logement chez les mêmes habitants durant seize jours.

**8 mai 1781** — Départ de Lorette et 10<sup>ème</sup> retour à Rome.

### **Souvenirs du séjour dans l'hospice évangélique.**

*Rencontre où il fait connaissance avec la famille Zaccarelli et commencement de liaison avec le chef de cette maison.*

**31 août 1781** — Offre refusée par Benoît-Joseph, d'une subvention mensuelle qui lui est offerte de la part de Mgr Jules-Marie de la Somaglia.

*Le 31 août de cette même année 1781, fête de saint Raimond Nonnat, l'exposition des quarante heures avait lieu à Sainte-Marie de Monteroni. Mgr Jules-Marie de la Somaglia, alors secrétaire de la Congrégation des Rites, et plus tard cardinal, faisait selon sa coutume sa visite au Saint-Sacrement dans une tribune. Pendant sa prière, le doyen de ses serviteurs, Nicolas Poggi, attendait ses ordres dans une tribune voisine. Il l'appelle et lui dit: « Regardez du côté de la chapelle de Saint-Raimond, et considérez attentivement ce pauvre qui est en adoration : le connaissez-vous ? » Le serviteur regarde et il lui vint en pensée que ce doit être quelque tricheur qui fait l'hypocrite, pour voler, comme cela était arrivé dans cette même église quelque temps auparavant. Le Maître, qui en jugeait tout autrement, parce qu'il avait vu et examiné attentivement ce même individu dès l'année précédente, « Ce n'est pas la première fois que je le vois à cette place et à cette heure, et je désire savoir qui il est. Puisque vous ne le connaissez pas, allez vous en informer. Puis vous lui donnerez quinze ou vingt bayoques d'aumône, et lui demanderez en outre s'il a besoin d'un subside mensuel que je suis disposé à lui assigner. » Le serviteur, pour exécuter ces ordres, se rend à la porte de l'église, et questionne les pauvres habitués à suivre les quarante heures: « Quel est ce pauvre placé à la chapelle de Saint-Raimond ? » « Oh! Je le connais », dit l'un, après l'avoir regardé. « C'est un Français ». « C'est une bonne âme », dit un autre. « C'est un morceau de gros calibre », dit un troisième ; « il passe ses soirées là où se fait l'exposition, et les matinées, il se tient à la Madone-des-Monts. » « C'est un rude chrétien », ajoute un quatrième; « il dort sous une arche du Colysée ». « Non, reprit un autre. « Depuis quelque temps, il est admis dans l'hospice Mancini, à Saint-Martin aux Monts. » Ce rapport étant fait au prélat, celui-ci ordonne à son serviteur d'attendre Benoît-Joseph au dehors, et de l'interroger d'une manière plus précise. Nicolas obéit et le suit à sa sortie de l'église; il l'appelle, mais inutilement; il allonge le pas et le touche à l'épaule. « J'ai », lui dit-il, « une aumône à vous donner ». « A moi »? « Oui, à vous. » Et Nicolas Poggi lui glisse un papette (vingt bayoques) dans la main. Benoît-Joseph ne regarde pas ce qu'on lui donne, fait une inclination de tête et continue son chemin. « Une personne riche », ajouta Nicolas, « se propose de vous assigner un secours mensuel. » « Je vous remercie ; je n'en ai pas besoin. »*

? **Décembre 1781** — 1<sup>ère</sup> irradiation.

*Un soir, à Notre-Dame des Monts, une demoiselle répondant au nom de Marie Poéti vint entendre la messe, elle aperçut Benoît-Joseph qui s'y trouvait déjà occupant sa place habituelle. Peu après elle vit sa figure irradiée d'une clarté extraordinaire, elle le regarda et toujours elle voyait cette clarté dont il était illuminé, plongé dans un état de contemplation profonde, légèrement surélevé au-dessus du sol. Marie Poéti fut la seule personne à avoir été témoin de la première irradiation de Benoît-Joseph.*

## Année 1782

**27 février 1782** — Visite à un malade le jour du départ du Pape pour Vienne.

**6 mars 1782** — Départ de Rome, passage et court séjour à Tolentino, au commencement de la Semaine Sainte.

**28 mars 1782** (Jeudi saint) — Arrivée à Lorette pour le onzième et dernier pèlerinage et descente directe chez les Sori. *(Pour son dernier séjour à Lorette, il prédit à ses amis son prochain départ pour le ciel.)*

**Jeudi 4 avril 1782** — Annonce prophétique d'une mort prochaine plusieurs fois répétée. Départ le huitième jour après l'arrivée.

*Tout le monde avait remarqué cette année-là que Benoît-Joseph était plus pensif, comme s'il avait dans l'esprit quelque grave préoccupation qui lui souriait. Le soir du mercredi après Pâques, il annonça son dessein de partir le lendemain ; et comme il n'y avait pas encore huit jours écoulés depuis son arrivée, Barbe Sori, mécontente d'un si prompt départ, fit ses efforts pour l'engager à rester au moins jusqu'après Quasimodo. Mais il répondit: « C'est assez de huit jours pour cette fois » et comme elle insistait: « Vous ne savez pas, j'ai besoin de partir; il faut que je m'en aille. » « Mais au moins ne manquez pas de venir l'année prochaine. » Et lui, en souriant lui répondit : « Si je ne reviens pas, nous nous verrons en Paradis. »*

*Le lendemain, Gaudence Sori, lui ayant fait la même recommandation, il lui fit la même réponse : « Si je ne reviens pas, nous nous verrons en Paradis ». L'honnête marchand, lui ayant demandé s'il avait besoin de quelque chose, il dit qu'on lui ferait bien plaisir de lui donner un crucifix, parce que celui qu'il portait sur sa poitrine et sous ses habits s'était brisé. Gaudence lui en donna un sur-le-champ un modèle en laiton avec tête de mort du même métal sur croix de bois noir, et sa reconnaissance s'exprima contre sa coutume en paroles très affectueuses.*

*Ce même matin du jeudi 4 avril 1782, l'abbé Verdelli, le voyant à l'église et sachant son prochain départ, lui présenta quelques petits sachets de poussière de la sainte Case, un morceau béni du voile de la Madone et un peu de cire provenant des cierges allumés devant elle; en lui souhaitant un bon voyage, il lui dit: « Au revoir, à l'année prochaine ! — Je ne le crois pas, répondit-il. — Comment, vous ne reviendrez pas ! Est-ce que nous ne vous reverrons plus ? » Si Dieu le veut, nous nous reverrons en Paradis. » Après avoir passé toute sa matinée à l'église, Benoît revint vers midi renouveler ses remerciements à ses hôtes, et voulut partir comme les autres années sans manger et avec une pagnotta (Sorte de petit pain italien) pour tout viatique. Il était accompagné de M. l'Abbé Valéri, qui avait aussi tenté de le retenir; mais il lui montra la lettre qu'il devait remettre à une religieuse de Montecchio, et qu'il n'avait pu porter en venant, à cause de sa mésaventure; il craignait de désobliger son bienfaiteur, en tardant trop de la consigner à son adresse. « Viendrez-vous l'année prochaine ? Lui demande l'abbé Valéri. « Il sera difficile, lui répond Benoît comme aux autres ; mais si je ne reviens pas, nous nous reverrons en Paradis. » L'ecclésiastique, pas plus que son confrère, ni la famille Sori, ne prirent ces paroles pour une prédiction. Benoît-Joseph quitta Lorette pour la dernière fois.*

**Vendredi 5 avril 1782 — Passage par Macerata; commission remplie au couvent de Montecchio.**

*Il partit donc par la grande route de Macerata, dont n'est pas éloigné Montecchio. Quand il se présenta au monastère de Sainte-Claire, pour remettre la lettre dont l'abbé Mancini l'avait chargé, la scène était préparée et les rôles distribués. On parut le recevoir avec la plus grande indifférence. La religieuse, à qui la lettre était adressée, l'invite à attendre la réponse qu'elle doit y faire, et y met assez de lenteur pour donner le temps de jouer la pieuse comédie. Cependant on lui apporta à manger au parloir, mais des choses communes et sans empressement, quoique avec abondance, et dans cet intervalle chaque religieuse vient tour à tour à la grille, comme pour lui demander des nouvelles de l'abbé Mancini, même celles qui ne le connaissaient nullement, et toutes eurent ainsi le moyen de le voir et d'échanger quelques paroles, sans éveiller ses susceptibilités. Lorsqu'elles eurent satisfait leur dévote curiosité, on lui remit la réponse, et on lui offrit des provisions sur le ton d'une charité compatissante, et à laquelle on s'efforçait de donner une apparence de dédain. Mais il les refusa, sous prétexte qu'elles le chargeraient trop. La réponse dont il fut porteur, rendait compte à l'abbé Mancini de l'impression qu'avait fait la contenance de ce vénérable pèlerin, et du peu de paroles qu'il avait prononcées. On lui disait de quelle manière avait eu lieu la réception, pour se conformer à la recommandation faite par lui, et enfin on le remercia vivement du grand plaisir qu'il avait procuré à la communauté. Quelque temps après, l'abbé Mancini reçut une nouvelle lettre de ces mêmes clarisses, où elles lui annonçaient avoir fait une communion pour le saint Pauvre, afin qu'il en fit une à leur intention, et elles le priaient d'intervenir pour leur obtenir cette faveur. Il leur*

*répondit qu'il s'en chargeait, mais non pas sans quelque regret, parce qu'il était presque sûr que cette demande effaroucherait l'humilité de Benoît. Afin d'y mettre moins d'apprêt et de ne point lui donner à connaître de qui venait la demande, il attendit jusqu'au dernier jour de l'année, où il avait coutume d'aller à l'hospice chanter le Te Deum avec ses pauvres. Alors, il le prit en particulier et lui fit la proposition de la part de religieuses qu'il ne désignait pas. Le Serviteur de Dieu parut surpris et répondit que ses communions ne pouvaient pas leur servir; et Mancini ayant répliqué que nos suffrages peuvent être utiles aux vivants comme aux morts, il repartit franchement: « Je ne veux pas m'embarrasser avec les religieuses. » Mancini leur écrivit ensuite que sa démarche avait eu l'issue qu'il prévoyait, parce que Benoît-Joseph avait eu, malgré ses précautions, l'éveil sur le motif de la demande, qui ne s'accordait point avec son désir d'être réputé vil et abject. Il leur ajoutait que, toutefois, leur intention n'était pas frustrée devant Dieu, puisque, ayant voulu lui attirer de nouvelles grâces, elles avaient nécessairement part à ses nombreuses prières pour quiconque lui faisait du bien.*

*(Montecchio est une commune de la province de Terni dans la région d'Ombrie en Italie.)*

**? Avril 1782 — 11<sup>ème</sup> dernier retour à Rome.**

**1<sup>er</sup> juin 1782 — Evanouissement à Saint Théodore.**

*Le 1<sup>er</sup> juin de cette année 1782, la fête du Sacré-Cœur de Jésus était célébrée dans l'église de Saint-Théodore, par la pieuse confrérie de pénitents à qui elle appartient, et qui prend sa dénomination de ce saint Cœur. Benoît ne pouvait manquer d'assister à une solennité qui s'alliait si bien avec la tendresse de son amour pour le Sauveur. Il était là en effet de bonne heure dans sa posture favorite, contemplant le très saint Cœur de Jésus, dont les flammes étaient vivement représentées sur le tableau de l'autel. Mais déjà ses forces déclinaient sensiblement, et ne purent résister aux émotions excitées par la considération de cette fournaise d'amour. Tout à coup une syncope lui survient au milieu de l'office, et il tombe presque inanimé sur le pavé. On s'empresse de le relever, on suppose que sa chute est un effet d'inanition. De charitables assistants s'offrent à lui procurer quelque aliment pour le soutenir. Mais bientôt il recouvre ses sens, remercie de ces bons procédés, et sans vouloir rien de ce qui lui est offert, il se rapproche du balustre pour s'appuyer, et reprend son oraison comme auparavant jusqu'à la fin de la cérémonie.*

**? Juin 1782 — Choix de l'abbé Marconi pour directeur et confesseur.**

**Pénétration de la pensée du confesseur à deux reprises.**

## ? Juillet et août 1782 — Les trois Pâques.

*La fin du mois d'août s'avançait. Un soir donc, le Père Moschini se transporte à l'hospice et trouve les pauvres réunis à la porte, en attendant qu'on la leur ouvre, « Où est Benoît Labre? » demanda-t-il. On le lui montre retiré vers le portail d'un hôtel voisin, tenant en main et récitant le rosaire. Cherchant à le mettre à l'épreuve, il s'approcha de lui, et lui dit; « Avez-vous fait vos pâques, Benoît-Joseph? » A cette demande un peu brusque et surtout si tardive, celui-ci éprouve d'abord quelque embarras, et ne répond pas. « Etes-vous muet? » lui dit le religieux; pas de réponse. « Peut-être les avez-vous faites à Lorette? » « Oui, mon révérend Père. » « Où est l'attestation? » « Je l'ai perdue. » « Je vous crois; mais comme chargé du soin de la paroisse, je désire que vous les renouveliez ici pour l'édification des fidèles. » « Bien, bien, Père » répondit Benoît-Joseph; et dès le lendemain, il va se consulter avec son nouveau directeur Marconi, qui le rassure par rapport au cas de conscience, mais lui conseille, pour la satisfaction du curé, de prendre un billet de communion à Saint-Jean de Latran. A quelques jours de là, le Serviteur de Dieu vient trouver le curé à l'église paroissiale et lui exhibe son billet de communion. « Cela ne me suffit pas, dit le prêtre en ayant l'air de se fâcher, j'exige que vous fassiez votre communion dans mon église; et puisque vous êtes si récalcitrant, vous aurez soin de m'avertir du jour où vous viendrez la faire, parce que je veux en être moi-même témoin. » « Bien, bien, dit Benoît; vous plaît-il que je vienne le jour de Notre-Dame de Septembre? » « Venez plutôt la veille. » Dans l'intervalle, le Directeur est de nouveau consulté, et conseille de se conformer à cette volonté, par respect pour l'autorité pastorale. Arrive la fête de la Nativité. Dès la veille, le Père Moschini voit venir son paroissien, qui lui dit être prêt à communier. Mais obligé de sortir, il charge les clercs d'avoir l'œil sur ce pauvre pour le voir à la sainte table. Assuré ensuite du fait par leur témoignage, il rendit grâce à Dieu de ce qu'une si belle vertu n'était point ternie par la tache qu'on avait appréhendée, et raconta ensuite avec admiration, au curé de Saint-Sauveur aux Monts, cet événement où il ne savait distinguer ce qui brillait le plus, de la patience, de l'humilité ou de la subordination.*

## ? Octobre 1782 — Eglise des Capucins avec Zitli (3).

*Dans le mois d'octobre, Zitli, se trouvant à l'église des Capucins, fut pris tout à coup d'une douleur de tête extraordinaire, et en même temps il se sentit envahi par un froid glacial, précurseur d'un accès de fièvre, assez dangereux à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Il fut donc forcé de se retirer pour gagner son logement. Au sortir de l'église, il se trouve en face de Benoît, lui explique son mal et se recommande à ses prières. Le modeste Serviteur de Dieu lui répond avec une assurance singulière, malgré le tremblement très sensible du frisson : « N'ayez pas peur; ce n'est rien. » Arrivé à sa chambre, le vieillard se jette sur son lit, n'ayant pas le courage de se déshabiller; mais,*

*peu d'instant après, la migraine se dissipe tout d'un coup, le froid de la fièvre cesse, et tout rentre dans l'état normal, comme par enchantement, de sorte qu'il se sent en état de sortir de nouveau sans plus tarder. Persuadé qu'il devait cette interruption subite de l'invasion d'une maladie à l'intercession de son saint ami, il retourne immédiatement à l'église pour le remercier. Benoît reçoit ses remerciements en faisant son serrement d'épaules, et se contente de le regarder sans mot dire.*

### **(3) Note :**

*(Georges Zitli était né en 1690, dans la religion musulmane, à Ispahan, capitale de la Perse jusqu'à la chute du dernier des Sophis. Il remplit diverses charges à la cour, et fut, pendant quatorze ans, gouverneur de Maschchat ou de Téhéran, devenue la première ville du royaume, par la résidence du Schah - Nadir, le fameux Thamas-Kouli-Kan, et finalement trésorier de l'Etat jusqu'à la mort de ce souverain, dont il était le favori. En 1746, une contre-révolution ayant éclaté dans le pays, et Thamas-Kouli-Kan ayant été massacré en juin 1747 par son propre neveu, le Ministre fut forcé de s'expatrier, et se retira avec de grandes richesses dans la ville d'Astracan, en Moscovie, où il devait trouver un ample dédommagement à la perte de ses dignités; car deux ans après, il eut le bonheur d'ouvrir les yeux à la vérité, d'abjurer l'islamisme et d'embrasser la foi catholique.)*

## **Année 1783**

**Mercredi 1er janvier 1783** — Assistance à une mission donnée par l'abbé Marconi à Saint-Louis-des-Français. Préparation du vagabond de Dieu à une mort prochaine.

**Lundi 3 février 1783** — Assistance à Notre-Dame de la Consolation à la même occasion. Deuxième irradiation.

*Benoît-Joseph fut favorisé d'une seconde irradiation, dont voici le récit fait par un prêtre respectable comme témoin oculaire: « Un jour, lundi 3 février 1783, j'entrais sous le portique des Saints-Apôtres, en tenant mon parapluie ouvert parce qu'il pleuvait, et je vis près de la grande porte de l'église, Benoît-Joseph tout resplendissant d'une vive lumière qui l'enveloppait de la tête aux pieds, et qui ressemblait fort au feu follet. Stupéfait à cette vue, je m'arrêtai à le considérer, l'espace d'un Ave Maria, et je me disais: voilà un phénomène bien curieux et extraordinaire; qu'est-ce que ce peut être? Et comme je tenais encore mon parapluie étendu et élevé, je pensai que c'était peut-être le reflet qui projetait cette clarté, quoique c'eût été un effet bien disproportionné à la cause. Je ferme aussitôt mon ombrelle, la passe derrière moi, et j'examine le fait avec plus d'attention. Benoît-Joseph était toujours brillant d'une lumière qui scintillait autour de son corps et sortait plus vivement de sa tête. » Le*

*prêtre se rappela en ce moment l'histoire de Saint Philippe de Néri, qui vit Saint Ignace de Loyola tout rayonnant de gloire et le visage tout en flammes. Quelque temps après, l'abbé Marconi entendait ce récit, sur le lieu même, de la bouche du témoin, Antoine Daffini, secrétaire du cardinal Archinto.*

**Mardi 25 mars 1783** — Autre prophétie au confesseur.

**Vendredi 11 avril 1783** — Dernière confession à l'abbé Marconi.  
3<sup>ème</sup> prophétie et 3<sup>ème</sup> irradiation.

**Mardi 1er avril 1783** — 1<sup>ère</sup> défaillance et les autres jours suivants.

**Mercredi 16 avril 1783** — Mort chez Zaccarelli et commencement des acclamations.

**Jeudi 17, vendredi 18 et samedi 19 avril 1783** — Exposition du corps dans l'église de Notre-Dame des Monts.

**Dimanche (de Pâques) 20 avril 1783** — Acte de sépulture et inhumation dans cette même église.

**Mardi 13 mai 1783** — Ouverture du procès en vue de la béatification.

**Mardi 3 juin 1783** — Mandement de Mgr l'Evêque de Boulogne, daté du 3 juin « à l'illustre Pénitent ».

## Année 1792

**Samedi 31 mars 1792** — Procédure d'enquête officielle en vue de la béatification, agréée par le Pape Pie VI; le Serviteur de Dieu fut dès lors proclamé vénérable, et le procès apostolique inauguré.

## Année 1796

### Reconnaissance du corps de Benoît-Joseph Labre

**Vendredi 8 juillet 1796** — *Les juges apostoliques, suivant l'usage, ordonnèrent la visite du tombeau et la reconnaissance du corps de Benoît-Joseph Labre. Le 8 juillet 1796, le Cardinal Vicaire Jules-Marie de la Somaglia assista avec tout le tribunal, deux médecins et deux chirurgiens et les ouvriers nécessaires, tous*

*assermentés, dans l'église de Notre-Dame des Monts, où furent entendus trois habitants du couvent sur l'emplacement et l'intégrité du sépulcre. On enlève dans l'ordre la pierre tumulaire, puis on démolit la voûte murée qui la soutenait, on en retire le double cercueil ; on reconnaît sur le second les sceaux du vicariat, on l'ouvre et l'on en extrait le corps de Benoît-Joseph Labre, après avoir formulé l'excommunication contre quiconque en détacherait la moindre parcelle. Les experts examinent le corps, en font la description, avant de replacer les ossements sur un nouveau suaire et plaçant le tout dans un nouveau cercueil de cyprès, avec un tube renfermant l'acte de reconnaissance sur parchemin. Les scellés y sont apposés de nouveau et on la renferme dans une plus grande, avec deux autres cassettes également scellées contenant, l'une, les restes de la chair consumée et l'autre, ceux des vêtements réduits presque en poussière, moins la ceinture. Ces caisses, ainsi déposées, sont replacées dans la même fosse, qui est à nouveau recouverte d'une nouvelle voûte et de la même pierre sépulcrale. Les débris des premières caisses sont ensuite consignés au Postulateur, avec défense de distribuer, sous aucun prétexte, même de dévotion, ces parcelles de débris.*

**Lundi 11 juillet 1796** — *Lecture du procès-verbal d'enquête des experts apostoliques de la reconnaissance du corps de Benoît-Joseph Labre. A la séance du 11 juillet, ils constataient uniformément que toutes les parties molles du corps avaient disparu, que les os mineurs étaient réduits en poussière, mais que les os majeurs et surtout la boîte cérébrale étaient restés consistants, et qu'enfin malgré cet état de dissolution avancée, les restes du cadavre ne donnaient aucune odeur ni bonne ni mauvaise.*

## Année 1842

**Dimanche 22 mai 1842** — **Proclamation de l'Héroïcité des vertus de Benoît-Joseph Labre.**

*Grégoire XVI déclara, le 22 mai 1842, que Benoît-joseph Labre a porté les vertus au degré héroïque.*

## Année 1859

**Jeudi 2 juin 1859** — le Souverain Pontife Pie IX, a déclaré solennellement la béatification prochaine du Vagabond de Dieu.

## Année 1860

**Dimanche 20 mai 1860** — **Béatification de Benoît-Joseph Labre par le Pape Pie IX.**

*Le dimanche, c'est pendant l'Octave de l'Ascension que la cérémonie de béatification eut lieu dans la basilique Saint-Pierre de Rome. Le personnel de l'ambassade française, le général comte de Goyon et son état-major, Mgr Parisis, évêque d'Arras et de Boulogne, représentaient le diocèse où est né le Bienheureux; le curé d'Amettes pria au nom de la paroisse où il a vu le jour. Ses reliques seront transférées à l'église de la Madonna Dei Monti, là où pendant sa vie, il aimait tant à prier.*

## Année 1873

**Jeudi 9 février 1873** — *À cette date eut lieu la cérémonie vaticane au cours de laquelle, à la demande du Pape Pie IX, Mgr Dominique Bartolini, secrétaire de la congrégation des Rites, fit lecture du décret annonçant l'éventuelle canonisation du bienheureux Benoît Labre. Le Père D. François Virili, de la congrégation du Très-Précieux-Sang et postulateur de la cause du futur saint, remercia le Saint-Père. L'évêque d'Arras a également adressé un discours au Saint-Père. À cette cérémonie étaient présents, entre autres, l'ambassadeur de France, ainsi que les évêques de Nîmes, de Montauban, de Carcassonne et de Luçon.*

## Année 1881

**Jeudi 8 décembre 1881** — **Canonisation de Benoît-Joseph Labre à Rome.**

## Année 1882

**Dimanche 22 janvier 1882** — *Mgr Mermillod, évêque d'Hébron, a consacré en l'église de Notre-Dame du Sacré-Coeur de Jésus, de la place Navone, le premier autel élevé dans la ville de Rome à Saint Benoît-Joseph Labre.*

**Lundi 3 juillet 1882** — *L'année qui suivit la canonisation de Benoît-Joseph Labre, l'Église de France a souligné l'événement par un pèlerinage national au village natal,*

*à Amettes, lundi 3 juillet 1882. Aussi invraisemblable que cela puisse être, 35 000 pèlerins, se sont rassemblés pour la messe en plein air, célébrée dans la « pâture » de la maison natale par l'évêque de Beauvais, Noyons et Senlis, ainsi que Monseigneur Désiré-Joseph Deniel. C'est dans cette même pâture que fut érigé et inauguré, le même jour, le chemin de croix d'Amettes, œuvre du sculpteur Auguste Pattein, originaire d'Hazebrouck, et financé par des dons offerts au sanctuaire d'Amettes ; acte généreux de paroissiens, de paroissiennes, d'évêques et de prêtres au Saint pauvre de Jésus-Christ.*

## Année 1883

**Samedi 22 décembre 1883** — *Acquisition par la postulation de la cause de Saint Benoît-Joseph Labre de l'immeuble, où le boucher Zaccarelli avait son logement. Ce fut l'occasion non seulement de réparations mais aussi d'aménagement des lieux pour y recevoir les pèlerins. Ce lieu où décéda le Saint Pèlerin est maintenant devenu la chapelle Saint-Benoît Labre (Cappella di S. Benedetto Giuseppe Labre), au 2, Via dei Serpenti.*

© Les Amis de saint Benoît Labre. Tous droits réservés.